

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

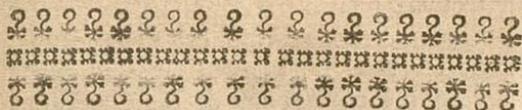
avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Livre dixieme

[urn:nbn:de:bsz:31-89289](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89289)



LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Orphée descend aux Enfers pour en retirer sa femme, & l'obtient de Pluton à de certaines conditions. Mais n'ayant pu les tenir, il est contraint de revenir seul au Monde; & de laisser sa femme aux Enfers. Ovide prend ici l'occasion de conter la Fable d'un Berger qui fut changé en rocher à l'aspect de Cerbere, & celle d'Olene & de Lethée qui furent aussi convertis en pierres.

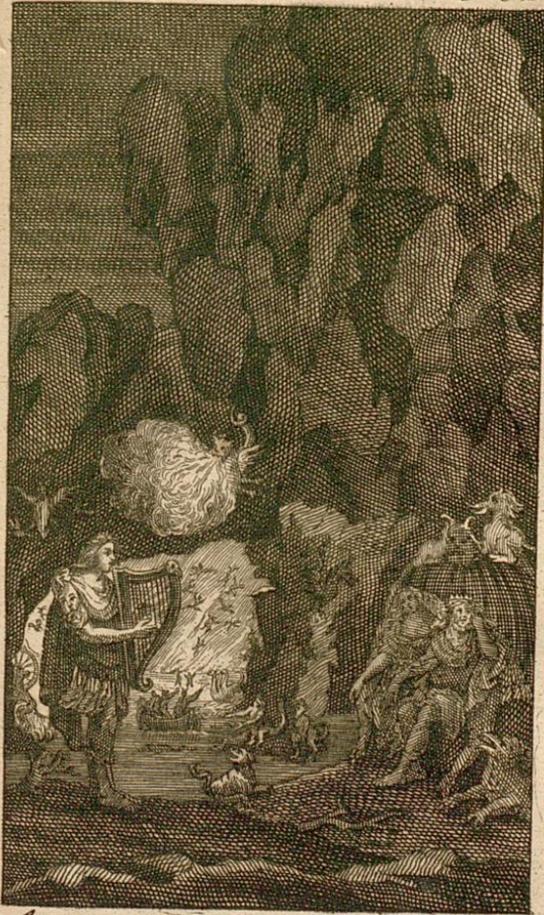
DE LA Hymen le Dieu des nôces, vêtu d'une robe de jaune doré, s'éleva en l'air pour aller en Trace, où l'appelloit la voix d'Orphée pour assister à son mariage. Véritablement il

G 5 s'y

s'y trouva ; mais il n'y dit point les paroles qu'il a coûtume de prononcer dans les mariages heureux, il n'y montra pas un visage riant, & n'y porta point de bons présages. La torche même qu'il tenoit étoit faite d'une cire qui se fondoit comme en larmes, & ne faisoit que petiller, & au lieu d'une belle flâme, elle ne jettoit que de la fumée. En vain il la secoua plusieurs fois, elle ne put jamais s'allumer. Toutes choses menacoient Orphée, & en effet le succès fut aussi triste que le présage. Car comme la nouvelle mariée couroit sur l'herbe avec une troupe de Nymphes, elle tomba morte de la morsure d'un serpent, qui l'avoit morduë au talon. Après qu'Orphée se fut long-tems affligé de cette perte, & que par ses pleurs & par ses plaintes, il eût tâché d'émouvoir les Divinités celestes, enfin voyant que le Ciel ne l'écoutoit point, il implora à son secours les Divinités infernales, & eût assez de hardiesse pour descendre aux Enfers. Ainsi ayant traversé tout cet empire, qui n'est peuplé que de fantômes, il se rendit devant le throne de Pluton & de Proserpine, à qui sa voix & sa lyre firent entendre ces plaintes. » O puissantes Divinités de ce grand & vaste Monde, qui s'étend par dessous la terre, & où descendent tous ceux qui naissent pour être éternellement assujettis à votre Empire, si vous me permettez de parler & de vous
» dire

» dire des choses vraies, je ne suis point ve-
» nu en ces lieux par une vaine curiosité, ou
» par une ambition téméraire. Je ne suis
» point venu ici pour aller conter au Monde,
» que j'ai eu la satisfaction d'avoir visité l'En-
» fer, & de triompher de Cerbere. Eurydice
» qui fut ma femme, & qu'un serpent a fait
» mourir par une piqueure venimeuse, est le
» sujet de mon voyage. J'ai résisté aussi long-
» tems que mes forces me l'ont pû permettre
» à la violence de ma douleur; j'ai voulu la
» pouvoir souffrir, & je ne nierai pas que
» j'ai tenté de la souffrir; mais l'Amour a été
» le maître, & s'est rendu victorieux de ma
» force & de ma constance. Ce Dieu est assez
» connu sur la terre, je crois même qu'on
» le connoit dans les Enfers; & si l'antiquité
» ne nous trompe point, l'Amour vous a unis
» ensemble. Je viens donc ici vous prier au
» nom de l'Amour que vous ressentez, & par
» ces lieux menaçans, & par ce cahos ef-
» froyable, & par le silence de ce vaste Empi-
» re, de rendre la vie à Eurydice qui l'a per-
» duë avant le tems. Il n'y a rien qui ne vous
» soit dû de toutes les choses qui naissent.
» Nous descendons tous ici comme en une
» demeure commune, les uns plutôt, les au-
» tres plus tard; nous faisons en naissant le
» premier pas qui nous y mene: c'est notre
» dernière retraite, & vous possédez un Em-
» pire qui embrasse tout le genre humain.
» Quand

» Quand Eurydice aura donc vécu le tems
 » qu'elle devoit vivre, elle fera encore à
 » vous; vous ne la perdrez pas pour me la
 » rendre: je ne veux pas vous ôter ce bien,
 » je n'en demande que l'usage. Que si les
 » Destins ne veulent point faire de grace à
 » Eurydice, je suis resolu de ne point retour-
 » ner au Monde; & si vous la voulez rete-
 » nir, vous nous retiendrez tous deux en-
 » semble. Ces paroles prononcées avec
 » toute la douleur que l'on se peut ima-
 » giner, sa voix qu'il marioit avec sa lyre,
 » enfin ses plaintes furent si sensibles, que les
 » Ombres mêmes qui n'ont point de corps, ne
 » laisserent pas de trouver des larmes pour pleu-
 » rer son aventure. Tantale fut si ravi de l'en-
 » tendre, qu'il ne songea plus à sa soif, ni à
 » prendre l'eau qui le fuit à mesure qu'il en
 » approche. La roue d'Ixion s'arrêta. Ces oi-
 » seaux affamés qui se nourrissent du cœur de
 » Titye, comme charmés de cette harmonie,
 » lui donnerent quelque relâche. Les Belides
 » qui travaillent sans cesse à remplir des vais-
 » seaux percés, trouverent alors quelque re-
 » pos: & pour mieux ouïr chanter Orphé, Si-
 » siphé s'assit sur la pierre qu'il roule éternelle-
 » ment. On dit même que les Furies vaincues
 » par la voix d'Orphée, jetterent en cette oc-
 » casions les premières larmes qui sortirent ja-
 » mais de leurs yeux. Enfin ni Proserpine ni
 » Pluton ne purent résister à tant de charmes,



A.

ni refuser à Orphée ce que ses plaintes leur demandoient. En même tems ils firent appeler Eurydice qui se promenoit avec les Ombres nouvellement descendues aux Enfers, boitant du pied dont elle avoit été morduë, & la rendirent à Orphée, à condition qu'il ne se retourneroit point pour la voir, qu'il ne fût sorti des Enfers, & qu'autrement la faveur qu'on lui faisoit, seroit vaine & sans effet. Il reprit donc le chemin du Monde, & monta par un lieu obscur, & rempli d'épaisses fumées. Mais lorsqu'il approchoit déjà de la Terre, comme il craignoit qu'Eurydice ne s'égarât parmi ces ténèbres, & qu'il brûloit d'envie de la voir, il voulut se retourner; mais Eurydice s'évanouit, & le malheureux Orphée n'embrassa que de l'air en pensant embrasser sa femme. Cependant Eurydice qui mourut pour la seconde fois par la faute de son mari, ne s'en plaignit point en mourant. Et de quoi eût-elle pû se plaindre, si ce n'étoit d'être trop aimée? Elle lui dit seulement le dernier adieu d'une voix foible, & qu'il ne pût presque entendre, & retomba dans le gouffre d'où il venoit de la retirer. Orphée ne demeura pas moins étonné de cette seconde mort de la femme, que ce malheureux Berger qui vit Cerbere chargé de chaînes, & que l'étonnement ne quitta point que la nature ne l'eût quitté, son corps s'étant changé en rocher. Enfin il s'en fallut peu qu'il n'eût

la

84 LES METAMORPHOSES

la fortune d'Olene , qui voulut avoir part au crime & à la punition de sa femme , lorsque l'orgueil la transporta jusqu'à s'égalier aux Déeses par la grace & par la beauté. Car ces deux personnes qui s'aimoient , sont aujourd'hui deux rochers , que soutient le Mont Ida. Le Malheureux Orphée se desespere , il fait de nouveaux efforts pour passer dans les Enfers ; mais Caron , peut-être honteux d'avoir été gagné par la voix d'un homme , ne le voulut plus entendre , & lui refusa le passage. Néanmoins Orphée demeura sept jours entiers sur le rivage de l'Acheron , & ses douleurs & ses larmes furent sa seule nourriture. Enfin après s'être plaint de la cruauté des Dieux infernaux , il se retira sur le Mont Emus toujours battu des Aquilons. Il y demeura trois ans , sans vouloir entendre parler de femme , soit que son premier mariage lui eut été trop malheureux , soit qu'il eut promis à Eurydice de n'avoir jamais d'amour que pour elle, Il fut néanmoins aimé d'une infinité de Nymphes , mais toutes ces Nymphes n'en reçurent que des refus , & la mort d'Eurydice lui en fit haïr tout le sexe. On dit que depuis il apprit aux peuples de Trace à quitter les femmes pour les garçons , & qu'il fut le premier auteur d'une amour si détestable.

E X P L I C A T I O N

D'Orphée.

C O m m e on voit ailleurs ce que la fable rapporte d'Orphée, je me bornerai à rapporter ce que l'histoire en dit. Il étoit fils d'Ægrus, ou selon d'autres, d'Apollon & de Calliope, ou enfin selon Platon, de la Lune & des Muses, qui l'avoient produit en même tems que Musée. Il acquit une connoissance parfaite de la Poësie, ce qui donna lieu de feindre qu'il avoit reçu de Mercure une lyre excellente, au son de laquelle les animaux, les plantes, les eaux, les rochers mêmes accouroient pour l'entendre. Pausanias a ramassé divers opinions touchant sa mort. Les uns disoient qu'il avoit été tué par les Thraciennes irritées de ce qu'il engageoit leurs maris à le suivre dans ses voyages, & animées par le vin dont elles s'étoient enyvrees, pour se fortifier dans la résolution barbare de le massacrer. D'autres assuroient qu'il avoit été frappé de la foudre, en punition de ce qu'il avoit revelé les misteres secrets des Dieux. Enfin il y en avoit qui racontotent cet événement d'une maniere qui approche beaucoup du recit d'Ovide, & que je préférerois par cette raison. Selon eux, ce Héros étoit allé après la mort d'Eurydice, en certain lieu de la Thésprotide où on pratiquoit la Necyomantie, & se persuadant que cette ombre bien aimée le suivoit, il tournoit souvent la tête pour s'en assurer mieux. Mais s'apercevant enfin de son erreur, il se tua de regret. Son tombeau situé à environ une lieue de Dio, Ville de Macédoine, près de la montagne Pierie, ne tarda pas à devenir fameux. Au rapport des Traciens, les Rossignols, éclos sur ce lieu miraculeux, chantoient avec plus de douceur, & pendant plus de tems que les autres,

autres. La tête même de ce Chantre Divin faisoit des miracles, quoi qu'arrachée de son corps. Philostrate qui l'assure dans le Tableau de Philoctate, se sert de ces termes. Comme Lesbos n'étoit guères éloignée de Troye, les Grecs y envoyèrent consulter l'Oracle d'Orphée . . . c'est-à-dire sa tête, de laquelle non-seulement les Lesbiens se servoient dans leurs prédictions, mais même les autres Eoliens, les Ioniens, leurs proches voisins, & jusqu'à ceux de Babilone. Ce chef prédit une infinité de choses aux Rois de Perse, & entr'autres à l'ancien Cyrus, auquel il fit cette réponse, ce qui est à moi, Cyrus, est à toi. Il vouloit marquer par-là que ce conquérant se rendroit maître du pays des Odrisiens & de l'Europe, où Orphée avoit acquis beaucoup de pouvoir par sa sagesse . . . & qu'il périroit enfin comme lui par les mains d'une femme. Les deux choses arriverent, & Cyrus s'étant hasardé à passer le Danube contre les Messaget & les Issedons, peuple de Scythie, il fut mis à mort par leur Reine.

Pour venir maintenant à l'explication de ce que la fable & l'histoire ont témoigné d'Orphée, je crois qu'il faut suivre le parti qu'Horace nous a indiqué dans les vers suivans.

*Sylvestreis hominis sacer, interpresque deorum,
Cœdibus & victu fedo deterruit Orpheus,
Dicitur ob hoc lenire tigreis rapidosque leones.*

En effet, ce sentiment est appuyé par plusieurs Auteurs qui font d'Orphée un Philosophe sublime. Plutarque témoigne au Banquet des sept Sages, qu'il s'abstint toute sa vie de manger de la chair. Platon insinue la même chose dans le sixième livre des loix, où il écrit qu'on traite de *vie Orphique* la vie de ceux qui se contentent des seuls végétaux, ne mangent rien qui eût eu vie. Jamblique écrit que Pythagore puisa sa Philosophie dans les œuvres d'Orphée,

&

bit
-
te
i-
z-
le
z-
s
e.
s
-
it
e
it
r
-
s

s
e

s

[

.

.

.

.

.

.

.

.

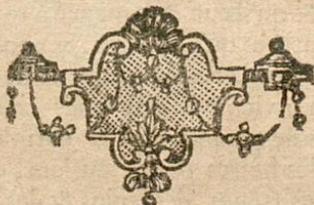
.

.



A.

& que les sentences du premier ne furent appellées sacrées , que parce qu'elles étoient empruntées des traditions du second. N'en est-ce pas assez pour faire croire qu'Orphée fut un législateur habile & vertueux, qui adoucit & qui polit les mœurs de ses contemporains , & qui les instruisit dans la Religion. Pour moi , il me semble que les allégories des Poètes & les témoignages des historiens , conduisent naturellement à cette conclusion.



FABLE

FABLE DEUXIEME.

ARGUMENT.

Orphée attire les bêtes, les rochers & les arbres par la douceur de son chant ; & le pin qui étoit un arbre nouveau, en quoi Atys Prêtre de Cybelle avoit été converti, s'y trouva avec les autres arbres.

IL y avoit à l'endroit où se retira Orphée une colline, & sur cette colline une plaine, qu'une herbe molle & délicate rendoit verte de tous côtés ; mais c'étoit un lieu sans ombre, & exposé de toutes parts à la chaleur du Soleil. Néanmoins dès qu'Orphée s'y fut couché, & qu'il eut commencé à toucher sa lyre, les arbres qu'il y attira, y apporterent en même tems & de l'ombre & de la fraîcheur. On y vit venir de grands chênes, & des forêts de peupliers, des corniers, des tilleuls, des hêtres & des lauriers, des coudriers & des frênes, des sapins & des yeuses, des planes, des érables, des saules, l'arbre qu'on appelle lothos, le bouis qui est toujours verd, des bruyeres, des myrthes & des figuiers. On y vit venir aussi le lierre & des ormeaux entrelassés de ceps de vigne, l'arboisier chargé d'un fruit rouge, dont on fait le prix des vainqueurs, & le pin qui porte ses branches retroussées depuis le pied jusqu'à la tête

tête, & qui est cheri de Cybelle. Car Athys ayant été dépouillé de sa forme humaine, avoit été changé en cet arbre.

EXPLICATION

D'Atys.

PEU de personnes ignorent ce que la fable raconte de d'Atys, sçavoir que sa beauté le fit aimer de Cybelle, qu'il abandonna cette Déesse pour une jeune Nymphé, nommée Sangaride, & qu'il fut puni de son infidélité par une fureur qui le porta à se rendre Eunuque. Il reste donc seulement de rapporter les diverses explications qu'on a données de ses fictions. Voici en premier lieu celle de Diodore de Sicile.

Méon Roi de Phrygie, eut de Dindyme une fille, qui fut exposée sur le Mont Cybele, où une Lionne la nourrit. Ses charmes la rendirent bientôt célèbre, en même-tems que ses connoissances dans la Médecine; & la bonté qu'elle avoit de composer certains remedes pour les enfans, lui attiroient l'affection du peuple. Elle fut reconnuë alors par son pere; mais étant devenuë amoureuse du jeune Atys, le Roi le fit mourir. La perte de cet amant l'accabla, & devenuë furieuse elle se mit à errer sur les montagnes de Phrygie, jusqu'à ce qu'elle fut rencontrée par Apollon; c'est-à-dire, selon Vofius, *ou par quelque prêtre de ce Dieu, ou par quelque musicien illustre*, qui ayant conçu de l'amour pour elle, l'emmena avec Marsias dans les contrées du Nord, où elle mourut. Cependant la peste vint à désoler la Phrygie, & l'Oracle ordonna pour la faire cesser, de faire enterrer le corps d'Atys, & de rendre à Cy-

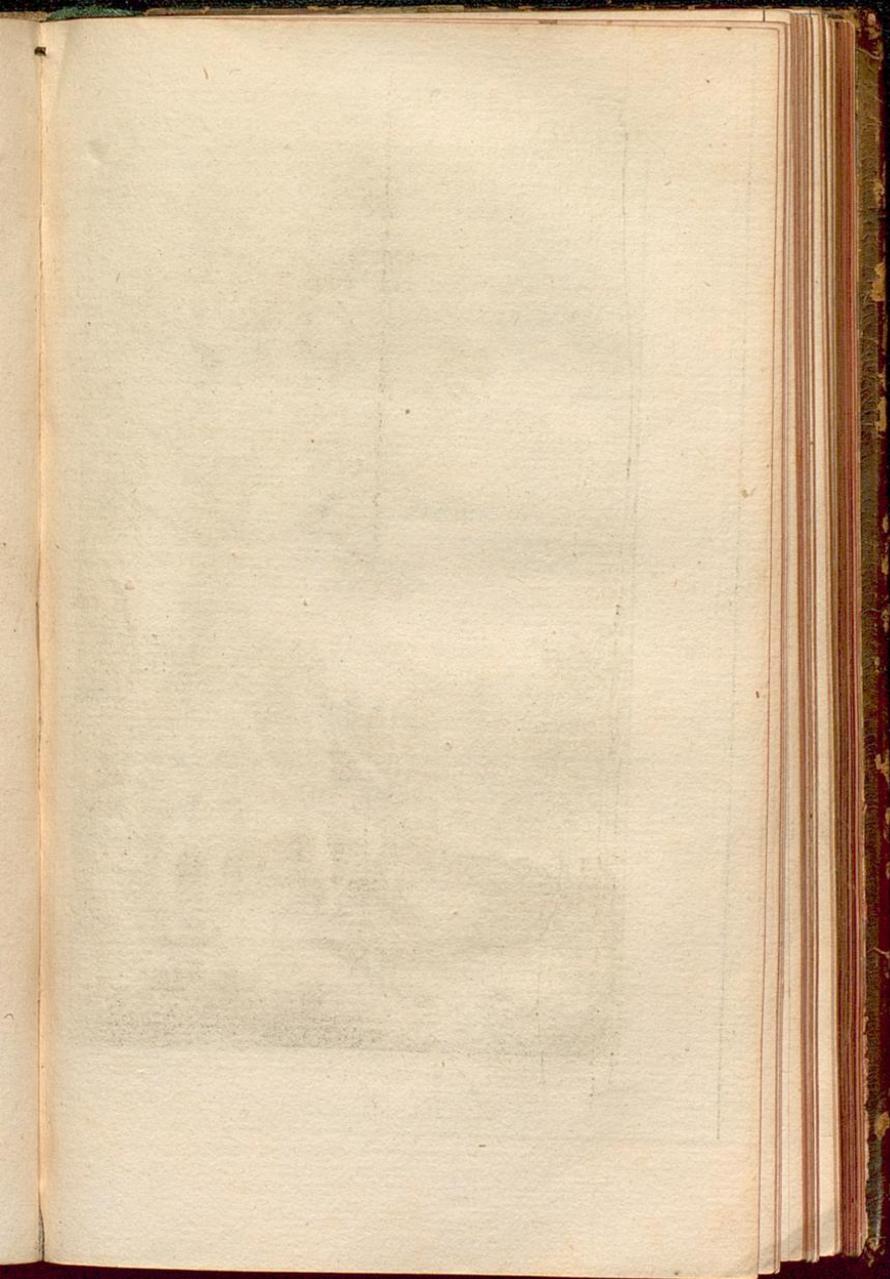
bele les honneurs divins. C'est pourquoi Midas fit élever un Temple à cette dernière.

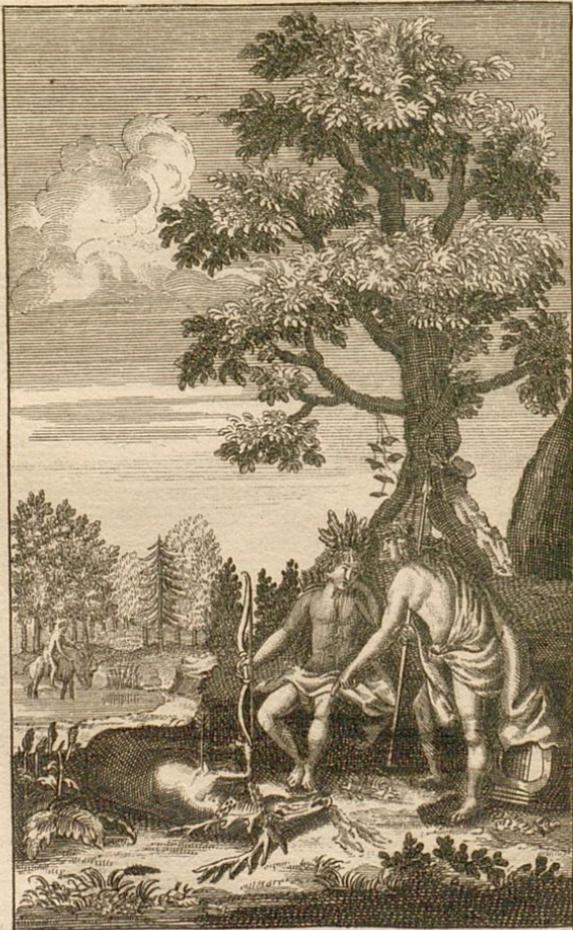
Arnobe a préféré l'histoire suivante. Cybele déjà vieille se sentit éprise d'Athis, jeune homme qui gardoit les troupeaux, & elle eut le malheur de n'essuyer que du mépris. Midas Roi de Pessinunte, frappé de la fierté d'un Berger qui osoit bien rejeter l'amour d'une Reine, le regarda comme un gendre digne de lui. Mais comme il apprehendoit la jaloufie de Cybele, il fit fermer les portes de la Ville, tandis qu'on célébroit le mariage. Cependant la Princesse avertie qu'une jeune Rivale lui enleve son amant, court à Pessinunte, en fait rompre les portes, ce que la fable exprime, disant qu'elle les avoit renvertées d'un coup de tête, & répand la terreur & la désolation dans la Ville où elle étoit entrée avec de nombreuses troupes. Enfin ayant trouvé Athis caché derriere un Pin, elle lui fit ôter les marques de virilité. Pour Agdistis, c'étoit le nom de la fille de Midas, elle ne put survivre à la disgrâce de son amant, elle se tua. Servius, Tatien, Lactance, S. Augustin racontent l'Histoire de Cybele avec quelques différences. D'ailleurs c'est toujours une vieille qui aime un jeune homme dont elle est méprisée, conformité suffisante pour faire juger que c'est un fait historique, que la longueur des tems n'a pu absolument défigurer, quoi qu'elle l'ait altéré en certains endroits.

Au reste, Cibeles portoit le nom de Mere des Dieux, & de plus, on adoroit la terre sous son nom (a): deux

(a) De-là vient qu'on lui consacroit des temples ronds; qu'on la couronnoit de tours, pour faire allusion aux Villes: qu'on plaçoit près de son char des Lions couchés & tranquilles, pour marquer, dit-on, que les terres quelles qu'elles soient peuvent toutes devenir fertiles: qu'on lui donnoit des couronnes de chêne, qu'on la représentoit des clefs à la main, &c. Isis, Ceres, Rhea, Vesta, la Déesse de Syrie, étoient comme Cybele, ou autant de noms différens que portoit la terre, ou autant de Princeses en la personne desquelles on l'honoroit.

preu-





preuves d'une grande antiquité, & qui ne conviennent par conséquent pas à la Cybele de notre histoire. C'est pourquoi il en faudroit peut-être distinguer trois. Titée mere des Titans, Rhea sœur & femme de Saturne, & une Princesse de Phrygie, contemporaine de Marsias, qu'on avoit chargée des aventures des deux autres.

FABLE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Cyparisse ayant tué sans y penser un cerf privé qu'il aimoit, s'en veut tuer lui-même de regret; mais Apollon ne voulant pas qu'il fût coupable de sa mort, le convertit en l'arbre qui porte son nom. C'est le Cyprés.

LE Cyprés, cette pyramide verdoyante fut de cette grande troupe d'arbres, que la douceur de la voix d'Orphée rendit sensibles à ses plaintes. Il étoit arbre en ce tems-là; mais ce fut autrefois un jeune garçon appelé Cyparisse, qu'Apollon aimoit, & qu'il revêtit de cette forme pour le sauver de ses propres mains. Il y avoit dans les terres de Carthée un grand cerf qui étoit consacré aux Nymphes, & dont le bois étoit si large qu'on pouvoit y être à l'ombre. Il avoit les cornes dorées, & au col une chaîne d'or; il avoit des houpes d'argent qui lui pendoient sur la tête, & portoit des pendans d'oreilles qui lui battoient sur les temples. Au reste,

H 2 com.

comme ce cerf étoit privé, il étoit aussi dé-
pouillé de cette crainte naturelle qui se trou-
ve dans les cerfs. Il alloit dans les maisons,
il se laissoit toucher aux plus inconnus, & ne
s'enfuyoit de personne, mais, il aimoit sur-
tout Cyparisse, & Cyparisse l'aimoit aussi.
Cet agréable enfant chéri des Dieux & des
hommes, le menoit souvent à quelques
nouveaux pâturages, ou à quelque belle fon-
taine, tantôt il le couronnoit de fleurs, tan-
tôt il montoit sur son dos, & le conduisoit
de tous côtés avec un petit cordon qu'il fai-
soit servir de bride. Un jour environ sur le
midi, qu'il faisoit un chaud extrême, le
Cerf qui étoit las & abbatu par la chaleur,
se coucha sur l'herbe à l'ombre d'un arbre
pour se mettre à la fraîcheur. Cependant
Cyparisse qui n'étoit pas loing de là, s'ima-
ginant que c'étoit une autre bête, lui déco-
cha une flèche; & dès qu'il le vit mort, &
que c'étoit par sa main, il se voulut tuer lui-
même de regret & de douleur, En vain Apo-
llon s'efforçat de le consoler, en vain il lui
remontra qu'il devoit se plaindre comme
pour un cerf, & mesurer sa douleur par
l'objet qui en étoit la cause. Cyparisse ne lais-
sa pas de se plaindre, & demanda aux Dieux
comme une grande faveur, qu'il pût pleurer
éternellement. Ainsi tout son sang s'étant
converti en larmes, ses membres commen-
cerent à se revêtir de verd, ses beaux che-
veux

veux qui lui pendoient sur le front, se hérissèrent peu à peu, & s'élevèrent vers le Ciel en forme d'une pyramide. Apollon en fut longtems affligé: » Et enfin dit-il, cher enfant que j'aimois autant que moi-même, nous pleurerons toujours ta perte, & tu aideras toujours à pleurer celle des autres. » On ne se plaindra nulle part, que ce ne soit en ta présence, & l'on ne prendra jamais le deuil que tu n'en sois le témoin.

EXPLICATION

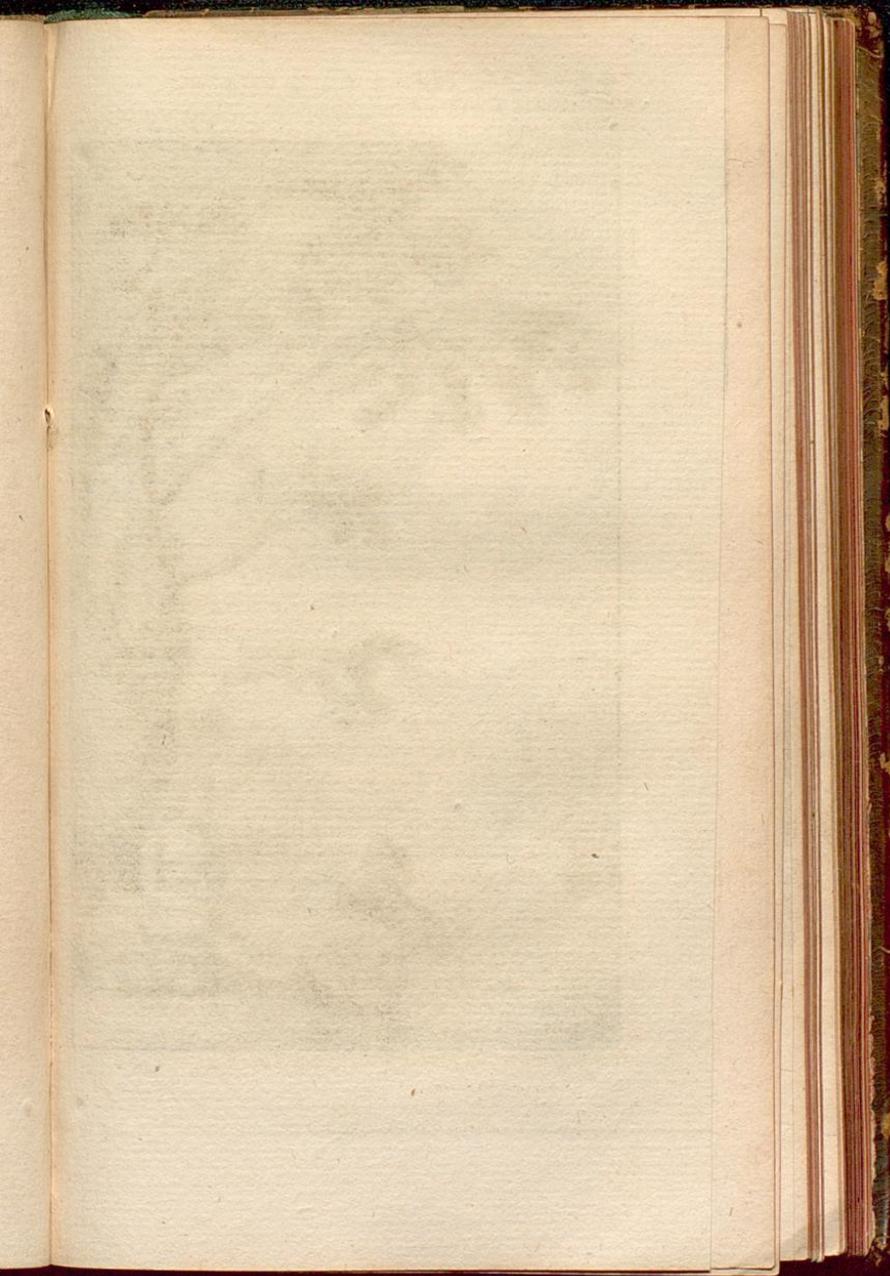
De la Métamorphose de Cyparisse en Cyprés.

L'Histoire de Cyparisse est racontée en diverses manières par les anciens. Selon Servius, dans son commentaire sur le premier livre des Géorgiques, il fut aimé de Silvain, & ce Dieu tua par mégarde la biche que ce bel enfant nourrissoit. Selon le même dans un autre endroit, sçavoir dans ses notes sur le troisième livre de l'Énéide, il étoit fils de Telephe, c'est d'Apollon qu'il eut les bonnes grâces, & ce fut lui même qui tua sa biche bien aimée, sans y penser. Faut-il s'étonner maintenant que les Auteurs ne s'accordent pas ensemble sur cet article, puisque cet Ecrivain se contredit en cette occasion dans le même ouvrage! On ne s'accorde donc qu'en une chose, c'est que ce jeune enfant ne pût supporter la perte de cet animal chéri, & que les Dieux touchés des maux qu'il souffroit, le changerent en Cyprés. D'ailleurs les Mythologistes expliquent cette fable, les uns d'une façon; les autres d'une autre. Selon quelques uns le nom de Cyparisse qui signifie en grec un Cyprés, est l'unique fondement de la fiction

tion d'Ovide. Selon d'autres, Cypris étoit un prince sçavant, ce qui a donné lieu de feindre qu'il étoit aimé d'Apollon; & par sa métamorphose en un Cypres, dont les branches sont toutes élevées vers le Ciel, on a voulu désigner les Philosophes qui méprisent les soins bas & vils des choses de la terre, pour ne s'occuper que de méditations sublimes & nobles. D'autres y cherchant encore plus de mystères, supposent que Cypris étoit un grand Philosophe, & que les Poètes en firent un favori d'Apollon, pour marquer que les sçavans sont d'ordinaire aimés du Ciel. Car quiconque est éclairé des lumières pures de la raison, connoissant que la science vient de Dieu, l'aime par conséquent, & par conséquent en est aimé. Ne vaudroit-il pas mieux dire, sans tant de façons, que cette histoire est un jeu de l'imagination des Poètes, fondée ou sur la nature du Cypres, dont les branches sans feuilles ou sans ornement ne présentent rien que de lugubre, ou sur l'usage qu'on en faisoit parmi les anciens qui en environnoient les maisons & les cadavres des morts, qui les plantoient auprès des tombeaux, en un mot qui ne les employoient que dans des cérémonies tristes?

Je n'ajouterai plus qu'un mot à ce qu'on vient de lire, c'est au sujet de l'amour infâme des Dieux pour les garçons, amour dont il fait mention dans la fable du jeune Cypris.

Clement Alexandrin le reproche aux Payens en termes vifs, dont voici la traduction latine. *Ne à pueris quidem Dii vestri abstinere, unus quidem Hyllam, alius verò Hyacinthum, alius Pelopem, alius Chrysippum, alius autem Ganymedem amantes. Hos Deos vestra uxores adorent, tales autem suos esse maritus precentur, adeo temperantes, ut sint Dii similes & similia consuetentur.* Arnobe nomme les mêmes personnes, & y ajoute Fabius dont il dit que *ut Jovis dicatur pullus, in partibus aduritur mollibus, & ob-*
figura.





signatur possicis. Firmicus joint à un recit semblable cette reflexion-ci, que les Payens pouvoient voir dans leurs Dieux des exemples d'un crime que les loix Romaines punissoient rigoureusement. Quelle Religion étoit-ce là, qu'une Religion qui représentoit ainsi les objets de son culte, & qui consacroit en leurs personnes des crimes qui font horreur à la Nature.

FABLE QUATRIEME

A R G U M E N T.

Jupiter charmé de la beauté de Ganimede, se change en Aigle, & le ravit.

A INSI Orphée attira à l'entour de lui les arbres, les rochers & les animaux, & après avoir accordé sa Lyre, il recommença à chanter : » O Muse dont je tiens la vie, » fais commencer toutes mes chansons par » les louanges de Jupiter. Il est le maître des » Dieux & des hommes, & toutes choses » sont glorieuses de relever de son Empire. » J'ai souvent chanté sa puissance, j'ai fait » souvent résonner ma Lyre du célèbre » triomphe, que ses foudres victorieux rem- » portèrent sur les Geans. Il est tems qu'elle » se modere, & qu'elle se montre capable » d'une plus douce harmonie. Chantons la » gloire des jeunes hommes, qui ont été ai- » més des Dieux, & le châtement de quel-
» ques

» ques filles de qui les feux illicites ont juste-
 » ment mérité leur haine. Ainsi le Roi des
 » Dieux brûla autrefois pour le petit Gany-
 » mede, & il se trouva quelque chose que
 » Jupiter eût mieux aimé être que ce qu'il
 » étoit dans le Ciel. Néanmoins il ne daigna
 » pas se changer en aucune autre sorte d'oi-
 » seau qu'en celui qui porte ses foudres. En
 » même tems il descendit du Ciel en Terre
 » sous le faux plumage d'un Aigle, & enle-
 » va Ganimede, qui le sert présentement au
 » Ciel, & lui présente malgré Junon le nec-
 » tar & l'ambrosie.

E X P L I C A T I O N

De Ganymede.

Ganymede, fils de Tros Roi de Troye, & frere
 d'Ilus & d'Assaracus, étoit un Prince d'une
 beauté extraordinaire. Je ne repeterai point ce que
 la fable rapporte; qu'il fut enlevé par Jupiter changé
 en aigle, qui le destinoit, ou à lui servir de mignon,
 ou à lui verser le nectar, car il y a deux sentimens
 sur cet matiere. Suffit qu'en qualité d'Echanfon, il
 remplit la place d'Hebé, qui avoit perdu cette digni-
 té par l'accident qu'on va voir. Hebé étoit fille de
 Junon & de Jupiter, selon Homere, & selon d'au-
 tres, Junon l'avoit conqué, sans participation au-
 cune de son Epoux; après avoir fait un repas de
 laitues sauvages. Les charmes de sa personne & l'a-
 mour de Jupiter pour elle, furent cause qu'elle de-
 vint Déesse de la Jeunesse, & qu'elle fût choisie pour
 verser le Nectar à la table des Immortels. Mais un
 jour qu'elle s'acquittoit de cette fonction, elle se
 laissa

laissa malheureusement tomber dans une posture indécente, de sorte que la Cour céleste vit certaines choses qui auroient dû lui être cachées. Ce spectacle bleffa les yeux de Jupiter je ne sçais par quelle raison, & le porta à substituer Ganymede à la pauvre Hebé, laquelle épousa Hercule quelque temps après. (a)

Il s'agit maintenant de voir que est le sens historique de cette fiction. L'opinion commune est que Minos I. devint amoureux de Ganymede, & qu'il l'enleva du Palais de son Pere, pour en faire l'instrument de ses sales plaisirs. Si cela est, comme il y a beaucoup d'apparence, je ne vois point pourquoi chercher d'autres explications: cependant des Auteurs illustres l'on fait, entre autres Xenophon dans son Banquet, & Cicéron. Ce dernier prétend que le but de cette fable est de montrer que les hommes sages & vertueux sont aimés de Dieu, que Dieu se plaît à les considérer, qu'ils sont un spectacle agréable à ses yeux, & qu'ils approchent de la nature divine, dont ils sont l'image. Ainsi Ganymede n'est qu'un symbole d'une belle ame, c'est-à-dire, d'une ame pure, innocente, que le commerce contagieux du corps n'a point souillée; & lorsqu'on dit que ce jeune Troyen fut ravi par Jupiter, on n'a eu intention que de marquer la sublimité des pensées d'un homme de bien, & la félicité qui l'attend dans le Ciel. Voilà comme parle Cicéron.

(a) C'est à cause de ce mariage qu'il y avoit à Athènes, selon Pausanias, des autels communs à Hercule & à Hebé. Le même rapporte que les Anciens appelloient cette Déesse du nom de Ganimedé.

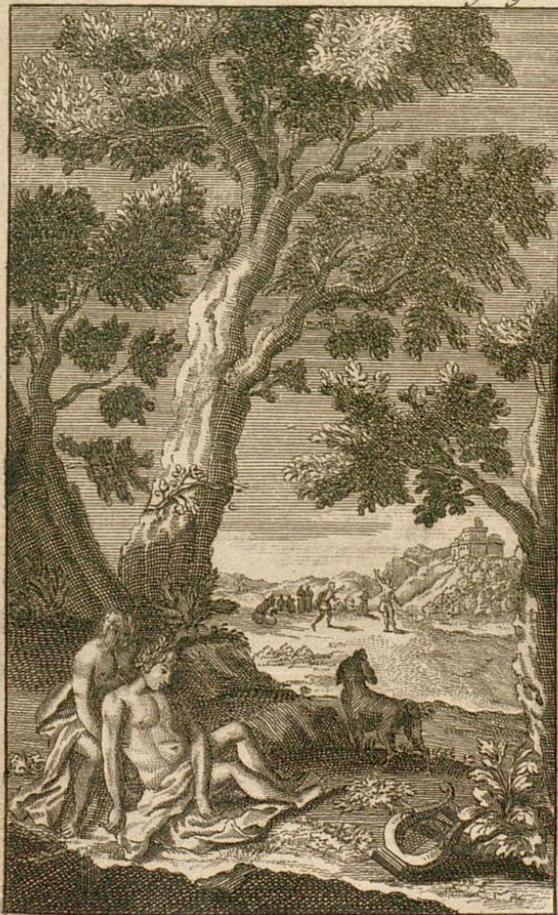
FABLE CINQUIÈME

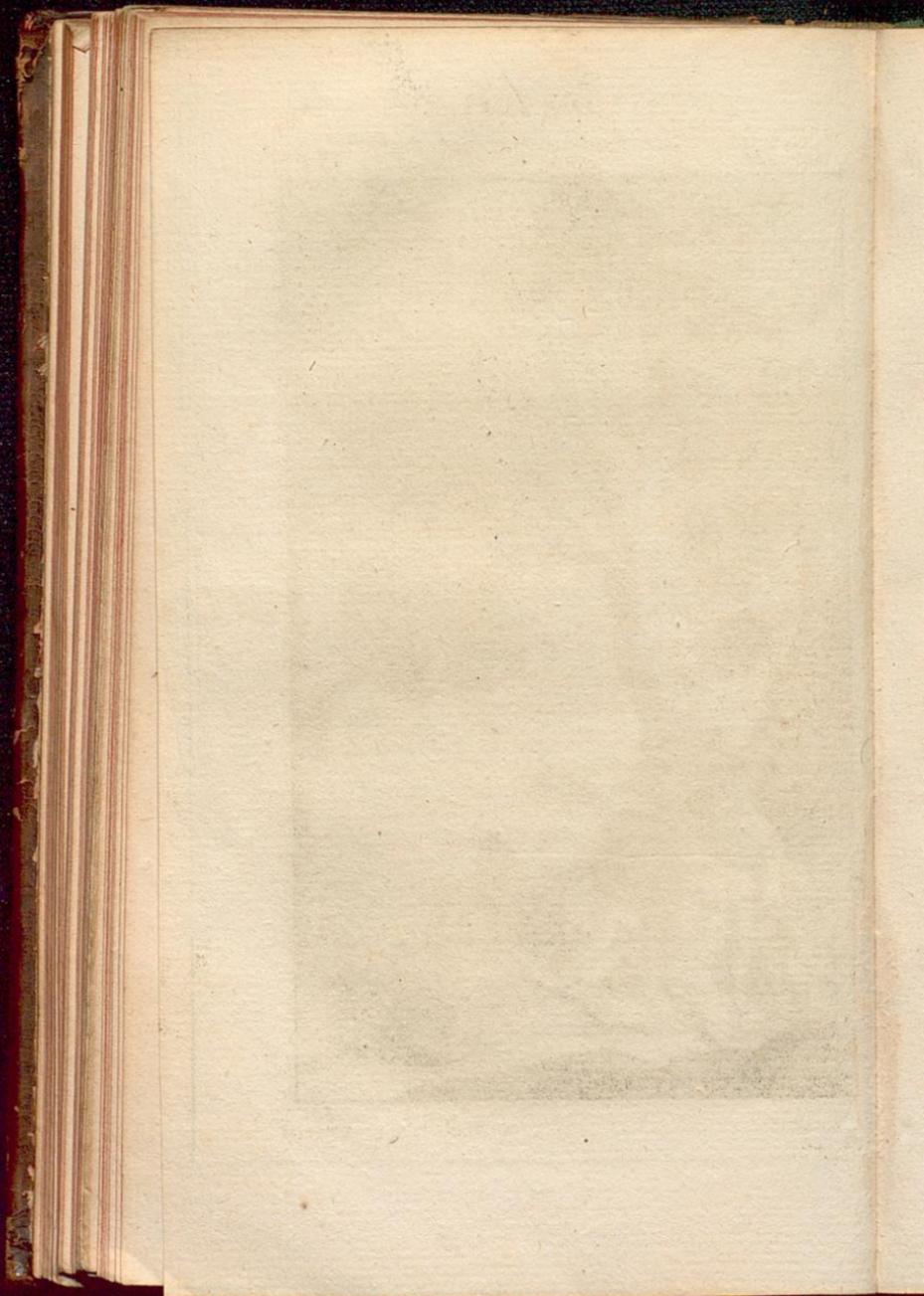
ARGUMENT.

Hyacinthe est aimé par Apollon, qui le tue sans y penser en jouant au palet avec lui, & son sang est métamorphosé en une fleur qui porte son nom.

» IL ne faut point aussi douter, aimable
 » Hyacinthe, qu'Apollon ne t'eût placé
 » dans le Ciel, si tes tristes destinées lui en
 » eussent donné le tems. Néanmoins tu es
 » immortel autant qu'il lui a été possible;
 » car tu ne manques pas de renaître dès que
 » le Printems a chassé l'Hyver; & tu renaiss
 » autant de fois sur une tige verdoyante, &
 » sous l'apparence d'une fleur, qu'on voit
 » renaître le Printems. Mon * pere t'aima sur
 » tous les autres. Ce fut pour toi qu'il aban-
 » donna l'agréable séjour de Delphes, qu'il
 » parcourut les rives d'Eurote, & qu'on le
 » vit souvent à Sparte qui n'a point de plus
 » grandes forces que la vertu de ses habitans.
 » Tu fus causé que ses flèches demeurèrent
 » long-tems inutiles, & qu'il méprisa la gloire
 » qu'elles lui avoient acquise, & qu'elles
 » pouvoient lui acquérir. Ainsi s'oubliait lui-
 » même pour penser seulement à toi, il ne
 » refusa pas de porter tes rets à la chasse, de
 » mener lui-même tes chiens, de te suivre sur
 » les montagnes & au travers des rochers; &

* Apol-
 lon.





» il nourrissoit son amour par cette longue
 » habitude qu'il avoit avec toi. Un jour, envi-
 » ron sur le midi, il leur prit envie de jouer
 » ensemble au palet, & pour jouer plus aisé-
 » ment, ils se dépouillerent de leurs habits.
 » Apollon commença le premier, jetta son
 » palet si haut qu'il en fit écarter les nues;
 » & ce palet ayant long-tems demeuré en
 » l'air, & retombant de plat sur la terre,
 » montra l'adressé & la force de celui qui l'a-
 » voit jetté. En même tems Hyacinthe tran-
 » porté par la passion du jeu, courut pour le
 » relever; mais ce palet ayant donné contre
 » terre rebondit contre son visage, & le fit
 » tomber à la renverse. Apollon pâlit de ce
 » coup, aussi-bien que le malheureux Hyacin-
 » the. Il courut pour le relever, il l'embral-
 » se, il essuye sa playe; & par toutes sortes
 » d'herbes, & par toutes sortes de remedes,
 » il tâche d'arrêter son ame qui fuyoit déjà
 » du corps. Mais sa science étoit inutile, puis-
 » que le mal étoit incurable. Comme les lis
 » & les pavots qu'on a rompus par le pied,
 » ne trouvant plus d'appui sur leur tige, lais-
 » sent pancher leur fleur en bas & ne regar-
 » dent plus que la terre, ainsi Hyacinthe
 » mourant ne peut plus soutenir sa tête, elle
 » lui tombe sur les épaules, & devient
 » pour lui un fardeau. Hé quoi, mon cher
 » Hyacinthe, lui dit alors Apollon, faut-il
 » donc que je te perde quand tu ne fais que
 I 2 naître

» naître, & que pour comble d'affliction je re-
 » connoisse mon crime en ta blessure, & en ma
 » douleur? C'est à ma main qu'on doit imputer
 » ta perte, & je confesse que je suis l'auteur
 » de ta mort. En quoi toutefois ai-je failli?
 » si ce n'est peut-être un crime d'avoir joué
 » avec toi, & un crime de t'avoir aimé. Que
 » ne puis-je donner ma vie pour la tienne,
 » ou mourir avec toi! Mais puisque nous
 » sommes sujets à la loi des Destinées, au
 » moins tu seras toujours avec moi. Ta mé-
 » moire sera toujours dans ma bouche. Ma
 » lyre ne resonnera que pour toi, & mes
 » vers ne célébreront que tes louanges, & tu

* Ai, qui
 est un cri
 de dou-
 leur &
 d'afflic-
 tion,
 comme
 écrit sur
 l'Hyacinthe.
 Ajax.

» seras changé en une fleur où l'on verra *
 » mes plaintes écrites. Il arrivera aussi un tems
 » qu'un illustre & fameux Heros † sera con-
 » verti en la même fleur, & qu'on lira son
 » nom sur les mêmes feuilles. Tandis qu'Ap-
 » pollon prononçoit ces paroles, le sang
 » d'Hyacinthe qui avoit fait rougir les herbes
 » cessa visiblement d'être sang, & il en naquit
 » une fleur, dont la couleur étoit plus vive
 » & plus éclatante que l'écarlate. Elle avoit
 » la forme d'un lis, & en effet vous l'euf-
 » siez pris pour un lis, si ce n'est que le lis est
 » blanc, & qu'elle est de couleur de pourpre.
 » Ce ne fut pas assez à Apollon qui voulut
 » rendre honneur à Hyacinthe, il écrivit ses
 » regrets sur les feuilles de cette fleur, &
 » l'on y voyoit écrit Ai, Ai, qui est la voix

» la

» la plus ordinaire de l'affliction & de la dou-
 » leur. Au reste , pour imiter Apollon , la vil-
 » le de Sparte témoigne par la mémoire qu'el-
 » le garde de cet enfant , qu'elle s'estime
 » glorieuse d'être le lieu de sa naissance , &
 » pour lui rendre de l'honneur, & l'approcher
 » du rang des Dieux , elle a institué des fêtes
 » qu'on célèbre tous les ans en faveur du jeu-
 » né Hyacinthe.

E X P L I C A T I O N.

D'Hyacinthe métamorphosé en fleur.

UN Professeur d'Italie parle de cette fleur dans une explication des Georgiques de Virgile , & rapporte quantité d'opinions de Médecins , entre lesquels il y en a qui disent qu'il ne se trouve point de fleur , sur les feuilles de laquelle il y ait des lettres marquées. Que néanmoins il en avoit vû une à Venise , qu'on y avoit apporté d'Alexandrie , qui étoit semblable à ce Hyacinthe des Poëtes. Au reste , on seint qu'Appollon aime les fleurs , parce que c'est lui qui les fait naître , & on ajoute qu'il tua Hyacinte qu'il aimoit , parce que s'il fait naître les fleurs par sa chaleur modérée , il les fait aussi mourir par sa chaleur excessive. Cela est fondé sur cette maxime qui dit :

*Struere ac destruere ejusdem potestatis est ,
 Que le même pouvoir fait bâtir & détruire*

FABLE SIXIEME.

ARGUMENT.

Les habitans d'Amathonte ville de Chypre, qui avoient accoutumé d'immoler tous les étrangers qui passaient de ce côté-là, sont métamorphosés en Taureaux par la colere de Venus; car elle ne put souffrir plus longtems qu'on profanât par des sacrifices si détestables une Isle qui lui étoit consacré.

*Cornus
xiéges
Cornu.

» **M**AIS si vous me demandez si la Ville
 » d'Amathonte se voudroit glorifier
 » d'avoir mis au monde les Propétides, elle
 » en a le même sujet que d'avoir engendré ces
 » hommes cruels qui portoient des cornes sur
 » la tête, & qui en furent appellés * Cerastes.
 » Il y avoit chez eux un Temple consacré à
 » Jupiter l'Hospitalier, dont l'Autel étoit
 » toujours rempli de sang. Les étrangers qui
 » passaient par-là, s'imaginoient que ce
 » sang étoit des taureaux & des bêtes qu'on y
 » immoloit, & prenoient pour une marque de
 » la piété des habitans, ce qui étoit un témoi-
 » gnage de leurs crimes. Car le sang qu'on y
 » voyoit, étoit le sang des étrangers qui pas-
 » soient par cette contrée, & qu'on immo-
 » loit dans ce Temple. Enfin Venus offensée
 » de ces détestables sacrifices, étoit près d'a-
 » bandonner les Villes de Chypre, & de for-
 » tir de cette Isle: Mais, dit-elle en elle mê-
 » me, en quoi cette Isle que j'aime, & ces
 » Vil-



55
,,
,,
,,
,,
,,
,,
,,
,,
éu
P
ré
m
&

Q
te
y
le
p
d
c
v
f
e
e
c
s
r

55 Villes qui me sont si cheres, ont-elles failli
 » contre moi, & quels crimes ont-elles com-
 » mis ? Il faut plutôt châtier ce peuple impie
 » par l'exil, ou par la mort ; & s'il y a quel-
 » que chose entre la mort & l'exil, il faut
 » en faire son châtement. Mais quel milieu
 » puis-je trouver, si ce n'est de les punir par
 » le changement de leur être ? Tandis qu'elle
 étoit en peine de la forme qu'elle leur feroit
 prendre, elle jetta l'œil sur leurs cornes, &
 résolut d'achever ce que la nature avoit com-
 mencé. En effet, elle leur laissa leurs cornes,
 & les changea en de grands Taureaux.

EXPLICATION

Des Habitans d'Amathonte changés en Taureaux.

C'EST dommage que la coûtume d'attribuer des
 cornes aux maris trompés soit de nouvelle date,
 & qu'on n'en voye les premiers vestiges que
 vers le temps de l'Empereur Adrien, sçavoir, dans
 les écrits d'Artemidore. Sans cela, outre qu'on n'eût
 pu trouver un meilleur moyen d'expliquer l'aventure
 des Maris de Cypre, que par celle de leurs femmes
 qui suit, ç'auroit été d'ailleurs attribuer à Venus une
 vengeance digne d'elle, qui aimoit à allumer des
 feux impurs, & qui se plaisoit à punir les hommes
 en les poussant eux ou leur famille au crime. Mais
 encore une fois, ces cornes métaphoriques & ridi-
 cules, dont on fait aujourd'hui tant de peur aux
 gens mariés ; ces cornes n'étoient pas alors le symbo-
 le des époux trahis par leurs épouses. Ainsi nous som-
 mes

mes réduits à parler de cette fable comme les autres, c'est-à-dire, à l'entendre ou des promontoires qui environnent l'Isle de Cypre & qui lui ont fait donner le nom de *Ceraste* cornue; ou de la multitude des bœufs qui y païssoient dans la campagne, ou de certaines tumeurs que les gens avoient à la tête, & qui donnoient peut-être lieu à des plaisanteries, ou enfin de la férocité & de la force des Amatusiens. Car dire, comme quelques-uns, que Venus étoit Reine de Cypre, & qu'irritée de la rébellion de ses sujets, elle les condamna à porter le joug comme des bœufs; d'autres peuvent le hasarder, s'ils veulent, mais nous en condamnons la méthode. En effet, quand on rencontre dans les monumens authentiques de l'histoire un fait qui ressemble assez à la métamorphose, qu'on y reconnoît les mêmes noms, que la scène est à peu près dans les mêmes temps & dans les mêmes lieux, il est naturel d'expliquer la fable par l'histoire, en supposant que la première étoit fondée sur la seconde; mais fonder au contraire l'histoire sur la fable, c'est-à-dire, conclure d'un récit fabuleux qu'il a dû arriver tel fait, c'est renverser l'ordre, & au lieu d'expliquer une fable, en inventer une nouvelle.



FABLE

FABLE SEPTIEME.

ARGUMENT.

*Venus change les Propétides en rochers, parce qu'elles
la méprisoient.*

CETTE effroyable punition n'épouvan-
ta point les Propétides. Elles furent
même assez hardie pour soutenir que Venus
n'étoit pas Déesse: Mais comme les injures
qu'on fait aux Dieux ne demeurent jamais
impunies, Venus se vengea de ces audacieu-
ses filles par le feu d'impudicité qu'elle allu-
ma dans leurs cœurs. On dit qu'elles ont été
les premières femmes qui se soient jamais
prostituées, & qu'ayant perdu toute honte
parmi les débauches & l'impudence, elles
furent insensiblement changées en rochers.

EXPLICATION.

Des Propétides changées en Rochers.

IL faut avouer que les Païens ou n'avoient guères
d'idées de la morale, ou manquoient bien de res-
pect pour les Dieux. En effet, voyez les actions
qu'ils attribuent à ces Natures qu'ils adoroient, &
les sentimens qu'ils leur donnent, vous n'y trouve-
rez que du ridicule, du bas, du criminel. Cependant
ce n'est encore rien, au prix de ce que la Religion
& la Fable racontoit des vengeances que les Divi-
nités

nités avoient tirées des hommes. Toutes avoient des défauts considérables. Tantôt elles n'étoient destinées qu'à punir des innocens ; tantôt elles étoient outrées , d'autres fois elles étoient ridicules ; souvent elles consistoient à pousser au crime ceux qu'elles regardoient , ainsi qu'il paroît par l'exemple des Propéides auquel j'en ajouterai d'autres.

Cyanippe avoit offert des victimes à chaque Dieu, excepté à Bacchus qu'il oublia par hazard. Le Dieu du vin n'entendit point raison. Il fait tomber Cyanippe dans l'ivresse , & celui-ci rencontrant sa fille dans un lieu obscur la viole sans la connoître. Voilà déjà deux crimes qui devoient ce semble suffire à la vindicative Divinité. Mais loin de là , il envoye une peste violente qui déssole le pays ; l'Oracle ordonne que l'incestueux soit immolé , & la fille de ce malheureux est réduite à faire cette barbare fonction , après quoi elle se tue (*a*). Certes les Auteurs de ces Romans puerils, qu'on appelle Contes des Fées, ont mieux gardé la vraisemblance , lorsqu'ils décrivent la sœur jalouse de certaine vieille qu'on avoit manqué d'inviter à un repas (*b*).

Mais Bacchus n'est pas le seul , entre les mains de qui le crime soit devenu un instrument de vengeance. Venus irritée contre Diomedé, alluma dans le cœur de son épouse les flammes impures de l'amour. Elle se vengea de la même manière , des Dames qui avoient osé se parer d'un certain colier , pris dans son temple. Les Lemniennes avoient moins fait , puisqu'elles n'étoient coupables que d'habiter un lieu où elle avoit été surprise en flagrant délit avec Mars. Cependant elle leur communiqua une mauvaise odeur qui dégouta leurs maris de leurs caresses , & qui porte enfin ces malheureuses

(*a*) Plutarque *in Parallel.*

(*b*) Voyez Babiote, Conte des Fées, où cette, vieille est nommée Faufreluche.

à se défaire de ces hommes délicats & difficiles. Ce qu'elle fait contre les Scythes qui avoient pillé de ses temples, & contre Philoctète, qui avoit tué Paris, est encore de la même espèce. L'impudique Divinité leur donne un penchant monstrueux pour ceux de leur sexe, & une foule de forfaits continuels devient ainsi la punition d'un seul.

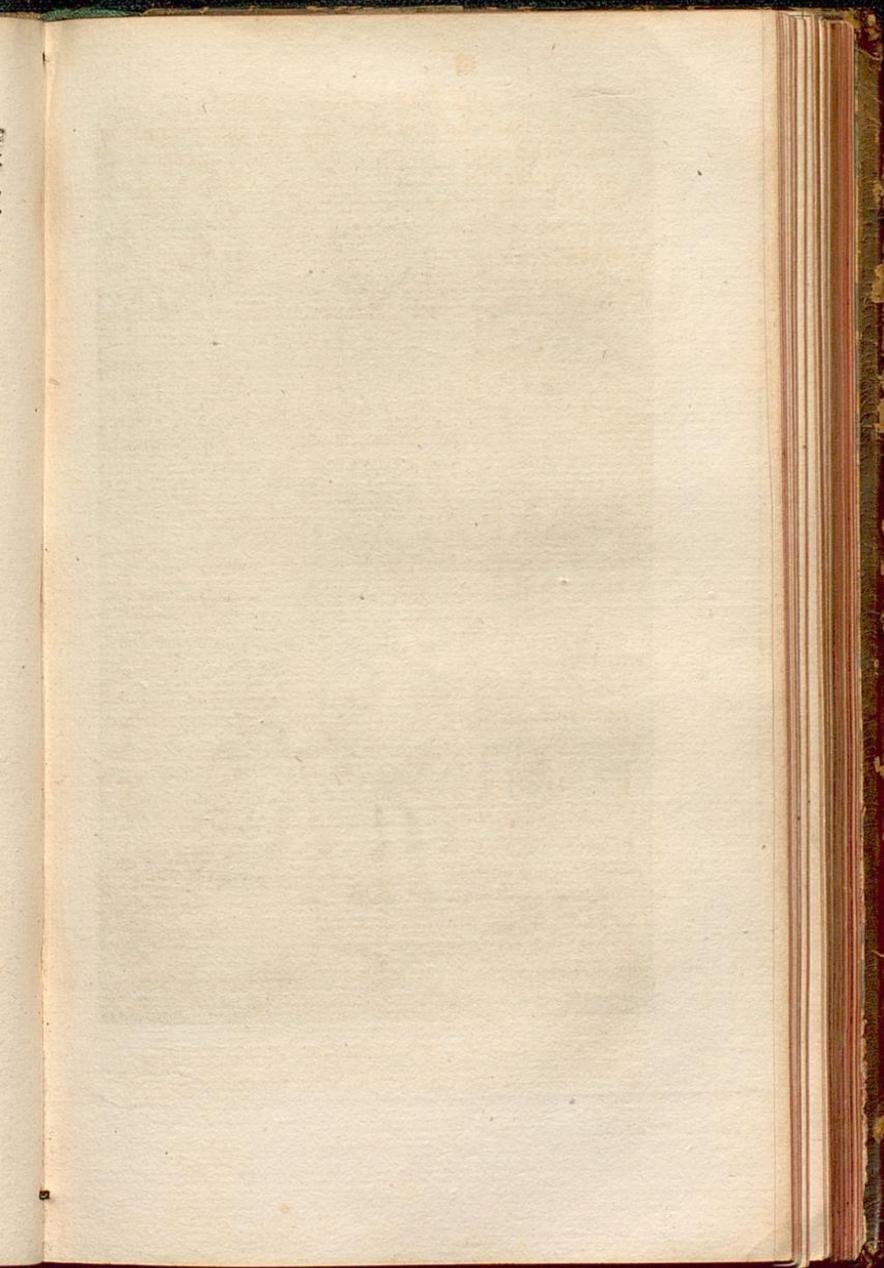
Que dirons-nous maintenant de Minerve, de la sage Minerve, de Minerve protectrice de la Pudicité? Alcinoé, fille de Polybe & femme d'Amphilocus, refusoit de payer une ouvrière. Celle-ci se plaignit de cette injustice à la Déesse, qui inspira sur le champ à Alcinoé une passion ardente & criminelle pour Xantus. N'étoit-ce pas là un exploit noble, grand, digne de la sagesse & de l'équité d'une Divinité! Sur tout, Minerve ne devoit-elle pas s'applaudir beaucoup de sa conduite, lorsqu'elle vit l'infortunée Corinthienne se précipiter dans la mer, pour y éteindre un feu qui la dévorait malgré elle (c)? En vérité les Païens auroient dû rougir, ou de dépendre ainsi leurs Dieux, ou de les adorer.

Ainsi c'est une réflexion déraisonnable que celle des Mytologistes, qui nous veulent faire regarder la Fable des Propérides, comme un exemple de l'abandon où Dieu nous laisse, quand nous l'avons abandonné les premiers. Il ne s'agit ici de rien de semblable. Les Cypriennes avoient eu la sagesse ou l'impicité, si vous voulez, de détester le culte honteux de Venus. Comment cette infâme Déesse fatissait-elle sa fureur? On ne peut pas dire qu'elle les abandonne à leur incontinence, car des femmes qui refusoient de participer aux mystères de Venus, il est apparent qu'elles étoient exemptes de ce vice. Que fait-elle donc? Elle les force à commettre

(c) Voyez les articles Alcinoé, Helene, Egiàlée & Hypsipile du Dictionnaire de Bayle.

des désordres qu'elles abhorrent, en changeant leur
 temperament, peut-être en éteignant leur raison, &
 en étouffant les cris de leur conscience, en un mot,
 leur ôtant la liberté de résister à son pouvoir. Qu'eus-
 sent fait de simples mortelles contre une Déesse
 toute puissante ? Elles cederent, & j'ose le dire,
 elles ne perdirent néanmoins pas leur innocence.
 En effet, si un Dieu irrité vouloit nous châtier en
 nous précipitant dans le péché, il faudroit qu'il
 produisit en nous, non-seulement ce qu'il y a de
 physique dans le péché, sçavoir l'action, mais en-
 core ce qu'il y a de moral, sçavoir la malice. Au-
 trement il pourroit bien manquer de vengeance,
 parce que, 1. libres comme nous sommes, il ne
 tiendrait qu'à nous de ne point faire ce qui est la
 matiere du péché, & 2. que probablement nous
 manquerions aussi plus d'une fois de la malice qui
 en est la forme. Mais pour qu'il opérât en nous &
 cette matiere & cette forme, il faudroit qu'en cer-
 taines occasions au moins il nécessitât nos membres
 & notre volonté; & s'il les nécessitoit, il n'auroit
 pas droit de nous imputer les fautes où nous nous
 plongerions alors. Donc il ne pourroit nous en pu-
 nir avec justice, ce qui est pourtant la dernière fin
 qu'il rechercheroit, & nous demeurerions innocens,
 malgré les crimes que nous aurions faits. Combien
 pitoyables par conséquent étoient les Divinités
 Payennes, d'aspirer à une vengeance qui étoit in-
 certaine si elles laissoient la liberté aux hommes,
 indigne de leur sainteté, si elles l'ôtoient, & injus-
 te si néanmoins ils les punissoient ? Ne comparons
 donc point la conduite de Dieu abandonnant les
 hommes à leurs sens reprovés, avec celle de Venus
 contraignant les Propéides à se prostituer. Encore
 une fois il n'y a rien de semblable, quoi qu'en di-
 sent les Mythologiffes.

D'ailleurs ils ont mieux rencontré, lorsqu'ils sup-
 posent que la métamorphose de ces femmes en ro-
 chers





el
in
fr
cu
or
fe
q
o
q
P
re
P
d
to
d

chers est une image de l'impudence de celles qui imitent leur débauche : car elles ont d'ordinaire un front dur & insensible , & elles ne rougissent d'aucune bassesse ; & on ne doit pas s'en étonner. Quand on a pu passer par dessus les sentimens naturels au sexe , jusqu'au point de se sacrifier à la luxure publique , doit-il rester encore quelque pudeur , & peut-on trouver quelque chose d'honteux ? C'est pourquoy je croirois volontiers que l'effronterie des Cypriennes a fait imaginer cette fable , & que le courroux de Venus contre elles ne fut qu'une allégorie , pour exprimer l'excès de leur prostitution ; d'autant plus que l'Isle de Chypre fut toujours le séjour favori de cette Déesse , & qu'elle y avoit une infinité de temples , & de Dévots , qui lui sacrifioient en plus d'une maniere.

FABLE HUITIEME.

ARGUMENT.

Pygmalion voyant l'impudicité des Propérides , en conçoit une si grande haine pour toutes les femmes , qu'il fait résolution de ne se marier jamais. Cependant il devint amoureux d'une statue d'ivoire qu'il avoit faite lui-même ; & par les prieres qu'il fit à Venus , cette statue ayant été animée , il l'épousa & en eut un fils appelé Paphus , qui fit bâtir dans Chypre une Ville qui porte son nom.

LORSQUE Pygmalion eut vû leur débauche , & leur impudicité monstrueuse , il eut une telle horreur de tant de vices que la nature a donné aux femmes , qu'il résolut de vivre seul , & vécut long-tems sans
se

FIG LES METAMORPHOSES

se vouloir marier. Cependant comme il étoit excellent Sculpteur, il fit une statue d'yvoire si admirable & si belle, qu'il ne peut naître de plus belle femme, & devint amoureux de son ouvrage. Cette statuë représentoit une fille, vous eussiez dit qu'elle étoit animée, & qu'il n'y avoit rien qui l'empêchât de se mouvoir, & de regarder ceux qui la voyoient, que la honte & la pudeur, tant l'art étoit bien caché, & imitoit parfaitement ce que peut faire la nature. Pigmalion charmé des beautés qu'il lui avoit lui-même données, conçut de l'amour pour cette statuë qui n'en pouvoit ressentir. Comme il en fut lui-même trompé aussi-bien que tous les autres, il la touchoit souvent pour être assuré si c'étoit un corps de chair ou seulement un corps d'yvoire; & quand il l'avoit touchée, il ne pouvoit encore avouer que ce ne fût que de l'Hyvoire. Il lui donnoit des baisers & croyoit en recevoir, il lui parloit, il l'embrassoit, & croyoit lui faire mal de la serrer en l'embrassant. Il ajoutoit à ces caresses des paroles amoureuses; il lui faisoit tous les presens qui ont accoûtumé de plaire aux filles. Il lui présentoit tantôt des coquilles, tantôt des oiseaux, tantôt des grains d'ambre, comme c'étoit peut-être la mode de ce tems-là. Il la revêtit de beaux habits, il lui mit des bagues aux doigts, & un collier au col, il lui donna des pendans d'o-

reil.

reilles, & lui fit porter des chaînes d'or. Il prenoit plaisir à la voir parée de la sorte; mais elle ne lui plaisoit pas moins quand elle étoit toute nue. Il lui fit faire un beau lit où il couchoit avec elle, il l'appelloit sa femme, ses délices, son amour; & comme si elle eût eu du sentiment des caresses, & des bons traitemens qu'il lui faisoit, vous eussiez dit qu'il avoit peur de la blesser, quand même il la couchoit sur de la plume. Cependant on célébroit dans l'Isle de Chypre la grande fête de Venus, on lui immoloit des vaches blanches à cornes dorées, ses Autels fumoient de l'encens que tout le monde y répandoit. Pygmalion, comme les autres, ne manqua pas de s'y présenter avec des offrandes, mais en crainte & en tremblant. » O Dieux, » dit-il, s'il est vrai que vous puissiez toutes choses, permettez que j'aye pour femme une femme qui ressemble à cette statuë d'yvoire qui est digne d'être aimée: car il n'eut pas la hardiesse de demander sa statuë pour femme, & de prier les Dieux qu'ils lui inspirassent la vie. Néanmoins Venus, qui étoit présente à cette fête qu'on célébroit à son honneur, entendit bien ce qu'il demandoit, & pour lui donner une marque que sa priere avoit été favorablement écoutée, elle fit paroître trois fois une flamme qui monta en l'air en forme de pointe. Lorsque Pygmalion fut retourné en son logis, il alla revoir cette

cette

cette maîtresse infensible, qu'il avoit laissée au lit. Il s'assit auprès d'elle, il la caresse, il la baise, mais il lui sembla en la baisant qu'elle avoit de la chaleur. Il recommence à la baiser, il lui touche le sein, il sentit que l'ivoire s'amolissoit, que sa dureté cédoit à ses doigts comme feroit de la cire que le Soleil amollit, & que la main qui la manie, trouve capable de toutes formes. Tandis qu'il s'étonnoit d'un changement si merveilleux, qu'il ne se réjouissoit qu'avec incertitude s'il devoit se réjouir, & que de peur de se laisser tromper par sa passion, il touchoit & retouchoit ce qu'il souhaitoit si fortement, ce corps d'ivoire devint de chair, & enfin le mouvement du cœur, & le battement de veines assurèrent Pygmalion, que sa joye étoit véritable. En même tems il rendit grâces à Venus, & commença à baiser, non pas l'image d'une belle bouche, mais en effet une belle bouche. Cette fille sentit ses baisers, & rougit de les recevoir; & alors ouvrant les yeux, elle ne vit pas plutôt la lumière que son amant & son mari. La Déesse qui avoit fait ce mariage, y voulut aussi assister, & après neuf mois accomplis cette femme autrefois d'ivoire, accoucha d'un fils qui fut appelé Paphus, & dont toute l'Isle a pris son nom.

E X P L I C A T I O N

De Pygmalion amoureux d'une statuë.

Pygmalion dont Ovide fait un simple statuaire ; est traité de Roi de Cypre par Arnobe, & selon Porphyre, il monta sur le thrône après Belus son pere, qui étoit Phénicien de nation. Il y a apparence qu'il vivoit avant la guerre de Troyes, si nous en croyons Apollodore, qui lui donne pour fille Metharme épouse de Cinyras; car ce dernier regnoit dans l'Isle de Cypre, lorsque les Grecs faisoient la guerre aux Troyens. D'ailleurs, on ne sçait quel sorte d'homme c'étoit. Seulement Clement Alexandrin & Arnobe rapportent qu'il poussa l'impiété & l'incontinence, jusqu'à faire mettre dans son lit une statuë de Venus, vénérable par son antiquité & par la dévotion des Peuples, pour goûter avec elle de sales plaisirs.

Voilà apparemment ce qui a fait imaginer le récit qu'on vient de voir dans Ovide. On aura trouvé plus de nouveauté à dire qu'un homme étoit devenu amoureux d'une statuë qu'il avoit faite; car le cas de Pygmalion n'étoit pas sans exemple, ainsi qu'il paroît par l'histoire de la Venus & du Cupidon que Lucien a décrite. D'un autre côté, il y a quelque chose de moins choquant dans ce second tour. En falloit-il davantage à des Poëtes, pour les engager à le prendre ?

Au reste on peut faire une application juste & naturelle à l'amour tendre que les hommes ont d'ordinaire pour leurs ouvrages. Comme ils se reproduisent, pour ainsi dire, en eux, & que ce sont les images & les enfans de leur esprit, ils leur transportent une partie des sentimens qu'ils ont pour eux-mêmes. Ils se complaisent intérieurement dans la vûe des perfections qu'ils y ont mises ou

cru mettre. Leur imagination se représente l'admiration qu'ils se persuadent qu'on aura pour eux pendant une longue suite de siècles; & c'est une espèce de seconde vie, qu'ils regardent comme ajoutée à celle dont ils jouissent. Il n'est donc pas étonnant que chacun soit épris de ses productions, puisque les aimer, ce n'est que s'aimer soi-même, ce qui est très-naturel. Il ne faut pas même trouver à redire à ces premiers transports, qu'un Auteur ressent quelquefois en faveur d'un ouvrage défectueux à la vérité, mais qui vient de naître. Son imagination est encore dans son premier feu, & il n'a eu, ni le loisir de consulter sa raison, ni assez de sens froid pour l'entendre. Ainsi il ne peut en avoir aperçu les défauts, ou du moins il n'a pas eu le tems de rappeler son courage, & il manque de la résolution nécessaire pour corriger. Il faut donc attendre qu'il soit revenu à lui-même, & que son ame soit remise dans une assiette tranquille. Alors il considérera avec des yeux indifférens ce qu'il a fait. Il ne se pardonnera plus des pensées faibles, sous prétexte qu'elles sont brillantes; des expressions dures, sous prétexte qu'elles sont hardies; des manières de penser exagérées ou chimeriques, sous prétexte qu'elles sont nouvelles & profondes. Encore moins se dira-t'il à lui-même que certaines fautes qu'il découvre, il est inutile de les retrancher, parce qu'elles échaperont aux yeux des autres, à la faveur de l'éclat qui les environne. Au contraire, il craindra que son amour propre ne lui ait caché bien des choses défectueuses, & plus il aura d'habileté, plus il se défera de lui-même; parce qu'à proportion de ses progrès, il aura acquis une haute idée de la perfection, & qu'il n'osera se flatter de l'avoir remplie. Mais il faut l'avouer, on trouve peu de ces hommes modestes, parce qu'il en est peu de raisonnables, & qui soient parvenus à connaître la perfection. Bien loin de là, nouveaux Pigmaliions,

lions, ils chérissent toute leur vie ce qu'ils ont fait, & tandis qu'ils y voyent mille beautés qui échappent à la pénétration des autres, ils n'y reconnoissent aucun défaut.

FABLE NEUVIEME.

ARGUMENT.

Myrthe est amoureuse de Cynire son pere, & couche avec lui sans qu'il le sçache, & s'étant retirée dans une Isle, elle est changée en cet arbre, d'où l'on voit couler la Myrthe.

CYNIRE naquit aussi de cette femme, & s'il n'eût jamais d'enfans, on eût dû s'estimer heureux. Je vous ferai ici le recit d'une chose épouvantable, mais gardez-vous de l'écouter, ô filles qui aimez l'honneur ! ô peres qui craignez la honte ! Ou si mes paroles sont assez douces pour attirer votre attention, ne croyez pas ce que je dis, croyez que je vous conte une fable. Que si pourtant vous croyez que ce crime ait été commis, croyez aussi que le châtement a de bien près suivi ce crime. Mais si la nature permet qu'on y trouve la vraisemblance, je me réjouis pour la Thrace, & sur-tout pour notre pays, d'être éloigné de ces régions d'où l'on a vû sortir tant d'horreur & des prodiges si inouis. Que l'Arabie ne se vante point d'être féconde en tant

K 2. d'ar-

d'arbres précieux, puisqu'elle porte aussi la myrrhe, dont la naissance est plus honteuse que sa nouveauté n'est estimable. Ne dis point, détestable myrrhe, que c'est l'Amour qui t'a fait faillir ! Il nie d'avoir été l'auteur d'une passion si étrange, il soutient que ses traits en sont innocens, & justifie ses feux & ses fleches d'un crime si abominable. Ce fut l'une des trois Furies qui t'inspira ces honteux transports. Ce fut une flâme infernale qui te vint embraser le cœur. Véritablement c'est un crime que de haïr son pere ; mais l'aimer comme tu fais, est un plus grand crime que de le haïr. On voit venir de tous côtés de grands Princes qui te recherchent. La jeunesse de l'Orient la plus noble, & la plus parfaite, dispute à qui gagnera ton amour. Choisis un mari parmi tant d'amans, & ne regarde pas celui dont tu ne peux faire le choix. A la vérité, elle reconnut la honte de sa passion, & fit quelque résistance à un amour si prodigieux. » Où me laissai-je » transporter, & que veux-je faire, dit-elle ! O Dieux, ô piété, ô respect, donnez-moi d'autres pensées ; empêchez un si grand mal, opposez-vous à mon crime, si néanmoins c'est un crime que d'aimer comme je fais, car enfin la piété ne défend pas d'aimer son pere. Tous les autres animaux se mêlent indifféremment les uns avec les autres, sans offenser la nature.

» On

» On ne trouve point étrange qu'une vache
 » conçoive du taureau qui fut son pere, ni
 » une jument du cheval dont elle est née.
 » Le bouc fait l'amour aux chevres qui sont
 » ses filles, & les oifeaux font leurs nids avec
 » ceux qui les ont couvés. O que les aimaux
 » sont heureux, à qui ces libertés sont per-
 » mises ! Faut-il donc que les hommes nous
 » aient fait des loix si cruelles, & que ces
 » loix nous défendent ce que la nature nous
 » permet ? On dit pourtant qu'il y a des peu-
 » ples chez qui la mere épouse son fils, &
 » le pere épouse sa fille, chez qui l'amitié
 » paternelle s'augmente encore par l'amour.
 » Ha, que je suis misérable, de n'être pas
 » née en ces régions heureuses, puisque je
 » suis gênée par la condition des lieux où la
 » fortune m'a fait naître ! Mais ne puis-je
 » m'empêcher de retomber dans ces pen-
 » sées ? Retirez-vous de mon esprit, espe-
 » rances défendues ; il est digne d'être ai-
 » mé, mais d'être aimé comme pere. Donc
 » si je n'étois pas la fille du grand & fameux
 » Cynire, je pourrois épouser Cynire, &
 » parce que je suis à lui, il m'est impossible
 » d'être à lui. Ainsi l'alliance qui est entre
 » nous, m'est une funeste alliance, & si j'étois
 » étrangere, j'en serois plutôt aimée. Quedois-
 » tu faire, malheureuse ? Il faut t'éloigner
 » de ces lieux & abandonner ta patrie, si tu
 » peux quitter ton crime. Mais cet amour

» dé-

» détestable est la chaîne qui m'y retient, et
 » le veut que je demeure auprès de Cynire,
 » pour le voir, pour le toucher, pour lui
 » donner des baisers, s'il ne m'est pas per-
 » mis de rien esperer davantage. Que dis-tu,
 » malheureuse fille, & que peux-tu plus es-
 » perer? Ne sens-tu pas que ta passion te
 » veut faire violer les noms & les droits de
 » la nature? Serois-tu la rivale de ta mere,
 » & l'adultere de ton pere? Voudrois-tu
 » que l'on t'appellât & la mere de ton frere,
 » & en même tems la sœur de ton fils? Ne
 » craindras-tu point ces Furies qui punissent
 » les grands crimes, & qui sont toujours
 » devant les yeux & dans le cœur des cou-
 » pables avec leurs serpens & leurs flam-
 » beaux? Tandis que ton corps est encore
 » pur d'un crime si abominable, n'en souil-
 » le pas ton esprit, & n'outrage pas la natu-
 » re par un amour si furieux. Supposé que
 » ton pere veuille ce que tu veux, la chose
 » même le défend. Enfin Cynire a trop de
 » vertu pour vouloir ce que tu veux, & je vou-
 » drois que sa vertu fut changée en une fu-
 » reur qui ressemblât à la mienne.

Ainsi elle s'entretenoit en elle-même; &
 cependant Cynire qui ne scavoit à qui la
 promette, de tant de Princes qui la recher-
 choient, voulut scavoir sa volonté, & lui
 demanda lequel elle aimoit le mieux. D'a-
 bord elle demeura comme muette, & le re-
 gar-

gardant d'un œil qui eût fait connoître son amour à tout autre qu'à son pere, elle ne lui répondit que par des larmes. Cynire croyant que ses pleurs étoient les marques de la pudeur & de la crainte d'une fille, lui défendit de pleurer, essuya lui-même ses larmes, & la baisa pour lui donner plus d'assurance. Elle prit à ces baisers plus de plaisir qu'elle ne devoit; enfin Cynire lui ayant demandé quel mari elle souhaitoit: » J'en souhaiterois un, dit-elle, qui ressembleroit à mon pere. Il loua cette réponse qu'il n'entendoit pas, & que pourtant il croyoit entendre. » Ainsi, lui dit-il, soyez toujours sage; & à ce mot elle baissa les yeux en terre, comme ayant honte que son pere donnât le nom de sagesse à sa fureur & à son crime. Cependant lorsque la nuit avoit endormi tout le monde, son amour la faisoit veiller, & lui inspiroit des inventions pour mettre en effet ses desirs. Tantôt elle se desespere, tantôt elle veut tenter ce qui lui est venu dans l'esprit, mais en même-tems elle en a honte; elle veut faire toutes choses, & ne sçait ce qu'elle veut faire. Comme un grand arbre que plusieurs coups ont ébranlé, & qui n'attend plus qu'un coup pour tomber, semble être en doute où il tombera, & fait apprehender sa chute de quelque endroit qu'on le regarde; ainsi l'esprit de Mirthe agité par tant de passions.

passions diverses, balancé entre l'une & l'autre, & prend son poids de tous côtés. Elle est toujours en inquiétude, elle ne trouve point de repos & n'en espere que de la mort. Aussi se résolut-elle de mourir, & en même-temps elle attachâ sa ceinture à une solive de la chambre, & comme elle étoit prête de s'étrangler : » Adieu, dit-elle, mon cher Cy-
» nire, au moins je meurs pour me punir
» d'un amour que mon pere eût condam-
» né «. On dit que comme elle se lioit le col,
& qu'elle pronôoit ces paroles, sa nourrice,
qui étoit à l'entrée de la chambre, entendit
sa voix & ses soupirs. Desorte qu'étant ac-
courue, elle fit un effort pour ouvrir la por-
te, & voyant le triste appareil que Myrthe
avoit fait pour mourir, elle s'écrie, elle se
frappe l'estomach, & coupe promptement
le lien qui serroit déjà le col de cette mal-
heureuse fille. Ainsi l'ayant empêchée de
mourir, elle l'embrassa en pleurant, & lui de-
manda la cause d'un si effroyable désespoir.
Mais Myrthe ne lui fit point de réponse,
elle demeura les yeux en terre, sans parole
& sans mouvement, avec une douleur ex-
trême qu'on eût découvert son dessein. La
vieille la prie & la presse de lui découvrir son
mal, & l'en conjure par toutes les choses
qui sont capables de l'émuouvoir. Mais Myr-
the ne la veut point écouter; & au lieu de
répondre, elle lui témoigne de l'aversion.

Tou-

Toutefois la nourrice ne laissa pas de la presser ; & non-seulement elle lui jure de garder le secret , mais de lui donner du secours.
» Non, non , lui dit-elle , ma vieillesse ne
» m'empêchera pas de vous servir. Si c'est
» l'amour qui vous tourmente , j'ai des
» charmes pour vous en guérir. Si quelqu'un
» vous a charmée , je sçaurai rompre l'en-
» chantement par un enchantement plus
» fort. Si c'est la colere des Dieux dont vous
» sentiez les effets , nous pourrons la sur-
» monter par la force des sacrifices. Que
» m'imaginerois-je outre tout cela ? Votre
» maison , & votre fortune sont en un état
» florissant , & votre pere & votre mere
» sont heureux en toutes choses. Myrthe
» ayant oui nommer son Pere jetta un sou-
» pir qui fit juger à la nourrice que son mal
» venoit de l'amour ; mais elle n'avoit garde
» de s'imaginer qu'il vint d'un amour si dé-
» testable. Elle continua donc de la presser ,
» & la conjure de lui découvrir son mal de
» quelque nature qu'il puisse être , & la
» prenant sur ses genoux & l'embrassant en
» même-tems : Nous le sçavons , lui dit-elle,
» le, vous aimez ; ne craignez point de me
» le dire , & croyez que je vous pourrai
» bien servir sans que votre pere le sçache.
» A ces paroles de la nourrice , Myrthe se
» leve comme en furie , & se jettant sur son
» lit : Retirez-vous , lui dit-elle , & ne me

Tome III.

L » fai-

» faites point de honte. Retirez-vous encore
 » une fois, ou cessez de me demander le su-
 » jet d'un si grand mal, ce que vous voulez
 » sçavoir est un crime épouvantable«. La
 vieille s'étonna du discours de Myrrhe, &
 lui tendant ses mains tremblantes de crainte
 & de vieillesse, elle se jeta à ses pieds. Et
 tantôt en la flattant, & tantôt en la mena-
 çant de publier le dessein qu'elle avoit fait
 sur sa propre vie, elle promit son secours
 aux fautes mêmes de son amour, si elle vou-
 loit se découvrir. Myrrhe se réveilla à cette
 espece de menace, comme de quelque pro-
 fond sommeil; mais se laissant aller la tête
 sur le sein de sa nourrice, elle ne jettoit
 que des larmes, quand on croyoit qu'elle
 alloit parler. Elle ouvrit souvent la bouche
 afin de confesser son crime, & autant de
 fois elle la ferma. Mais enfin, en se cou-
 vrant le visage de honte: » O, dit-elle, que
 » j'estime ma mere heureuse d'avoir un ma-
 » ri comme le sien « ! Et sans parler davan-
 tage elle continua de soupiner. La nourri-
 ce qui entendit ce que Myrrhe lui vouloit
 dire, fremit d'horreur à ce discours, & tâ-
 cha par des remontrances d'éteindre un feu
 si prodigieux. Mais bien que Myrrhe recon-
 noisse qu'on ne lui dit pas des faussetés, elle
 est résolue de mourir, si elle ne jouit de son
 amour. » Vivez donc, lui dit sa nourrice,
 & je vous ferai jouir », mais l'horreur
 lui

lui ferma la bouche , elle n'osa dire , de votre pere , & par un serment détestable , elle confirma sa promesse. C'étoit au tems que les femmes revêtues de blanc célébroient la fête de Cérès , durant laquelle on lui offroit les prémices des fruits qu'elle donne. Au reste pendant cette fête elles s'abstenoient neuf nuits durant de coucher avec leurs maris , & la Reine étoit du nombre de celles qui la célébroient. De sorte que comme Cynire couchoit seul en ce tems-là , & qu'un soir il étoit échauffé de vin , cette nourrice trop prompte à favoriser un crime , lui vint doucement parler d'amour. Elle lui montra des feux véritables sous un nom feint & supposé. Elle lui dit qu'une fille à qui elle donna un nom à sa fantaisie , l'aimoit passionnément , elle la dépeignit si belle qu'il en devint amoureux , & lorsqu'il eut demandé son âge , elle dit qu'elle étoit de l'âge de Myrrhe , & qu'elle n'étoit pas moins aimable. Enfin le Roi lui ayant commandé de l'amener , elle vint trouver sa maîtresse , & en entrant dans sa chambre : » Réjouissez-vous , dit-elle , nous » avons remporté la victoire «. Cette malheureuse fille qui souhaitoit cette nouvelle , n'en reçut pas toutefois une joye parfaite & accomplie , & son cœur en la recevant , ne laissa pas de concevoir je ne sçai quelle tristesse qui lui présageoit quelque malheur. Cependant elle ne laissa pas de s'en réjouir ,

tant il y avoit de désordre & de confusion dans son ame. Enfin lorsque la nuit fut venue, & qu'elle eut mis par tout le silence, Myrthe courut à son crime. Mais la Lune qui en eut horreur, s'enfuit du Ciel pour n'en être pas le témoin. Tous les Astres se cachèrent dans des nuages obscurs; la nuit ne parut point accompagnée de ses clartés ordinaires: Icarie couvrit son visage, & ensuite sa fille * Erigone qui fut élevée dans le Ciel par ce noble & pieux amour, qui la fit mourir pour son pere. Trois fois Myrthe trébucha contre le seuil de la porte, qui sembloit la repousser pour la détourner de ce crime, & trois fois elle entendit le chant funeste d'un hibou qui n'annonce que des infortunes. Néanmoins elle ne laissa pas d'avancer, la nuit la rendit plus hardie, & lui ôta beaucoup de sa honte. Elle tenoit de la main gauche la main de sa nourrice qui la conduisoit, & de la droite elle cherchoit le chemin. Ainsi elle approcha de la chambre, ainsi elle en poussa la porte, & lorsqu'elle y fut entrée, les jambes commencèrent à lui trembler, le sang & la couleur se retirèrent de son visage, & à mesure qu'elle avança, le courage l'abandonne. Plus elle

* Icarie son pere fut tué par des bergers, & sa fille pleura de telle sorte qu'elle en mourut.

Il fut changé en ce signe qu'on appelle Boötes, & Erigone en celui du Zodiaque qu'on appelle la Vierge.

Je est proche de son crime , plus elle en reconnoît l'horreur , elle se repent de son entreprise , le remords la persécute , elle voudroit s'en retourner en même état qu'elle est venue. Mais comme elle feignoit d'avancer , la vieille la tira par la main , & la fit entrer dans le lit , & la mit presque malgré elle entre les bras de son pere. Le pere reçut sa fille comme il auroit reçu sa femme , & connoissant qu'elle avoit peur , il la rassura lui-même , & peut-être qu'à cause de l'âge il l'appella aussi sa fille , & que Myrrhe appella son pere , afin de rendre par ces noms le crime plus abominable. Au reste elle sortit grosse du lit de son pere , & dès la premiere fois qu'elle y entra , elle en emporta les marques d'une si étrange brutalité. La nuit suivante redoubla le crime , qui fut continué durant plusieurs nuits. Mais enfin Cynire curieux de voir son amant , fit apporter de la lumière , & connut son crime & sa fille. Je vous laisse à juger de l'étonnement de ce Prince , la douleur lui retint la voix , & il courut à son épée , comme feroit un furieux pour se venger sur sa fille , & de sa faute & de la sienne. Myrrhe prit la fuite , & les ténèbres la favoriserent. Elle se déroba de la mort à la faveur de la nuit , & après avoir couru durant neuf mois par l'Arabie , enfin la lassitude & le travail l'obligerent de s'arrêter dans la Sabée. Alors

comme elle ne pouvoit plus porter le fardeau dont son crime l'avoit chargée, & qu'elle ne sçavoit elle-même ce qu'elle devoit demander aux Dieux, elle leur fit cette priere entre la crainte de la mort & le dégoût de la vie. » O Dieux, si vous entendez » les cris de ceux qui confessent leurs fautes, je l'avoue, je le confesse, il n'y a » rien que je ne mérite, & je ne refuse pas » mon supplice. Mais afin que je ne demeure pas au monde pour être l'opprobre & le » scandale des vivans, & que je ne descende pas aux Enfers pour faire de l'horreur » aux morts, ne souffrez pas que je vive, » & ne souffrez pas que je meure. Séparez- » moi, justes Dieux, d'avec les morts & les » vivans. Orez-moi la vie, & ne me donnez » pas la mort; & par un coup de votre » puissance, faites que je sois encore, & » tout ensemble que je ne sois plus ». Les Dieux lui firent connoître qu'ils écoutent les criminels qui s'accusent eux-mêmes de leurs fautes. Au moins les derniers mots de sa priere furent suivis de l'effet qu'elle leur avoit deman'é. Car comme elle parloit encore, la terre lui couvrit les pieds, qui s'étendirent en racines, & devinrent pour ainsi dire, le fondement d'un grand arbre. Les os tinrent la place du tronc, la moëlle demeura dans le milieu comme elle étoit auparavant. Le sang se convertit en cette humeur qui entre-

tient

tient la vie des arbres , ses bras s'éleverent en de grandes branches , ses doigts en de plus petites , & sa peau s'endurcit en forme d'écorce. Ainsi le bois montant peu à peu , enfermoit déjà son ventre ; & comme il lui cachoit le sein , il alloit aussi lui cacher le col ; mais sans différer davantage , Myrrhe s'enfonça dans ce bois qui montoit trop lentement pour contenter son desespoir , & de honte & de douleur elle se cacha pour jamais dans cette écorce nouvelle. Mais bien qu'avec sa forme elle ait perdu le sentiment , elle ne laisse pas de pleurer. Ce sont toutefois des larmes qui ne coulent que pour sa gloire ; & les Dieux que toucha son repentir , & à qui il fut agréable , les ont rendues précieuses. En effet elles se changent en une espece de gomme , qui porte encore le nom de Myrrhe , & qu'on estimera toujours comme un present venu du Ciel.



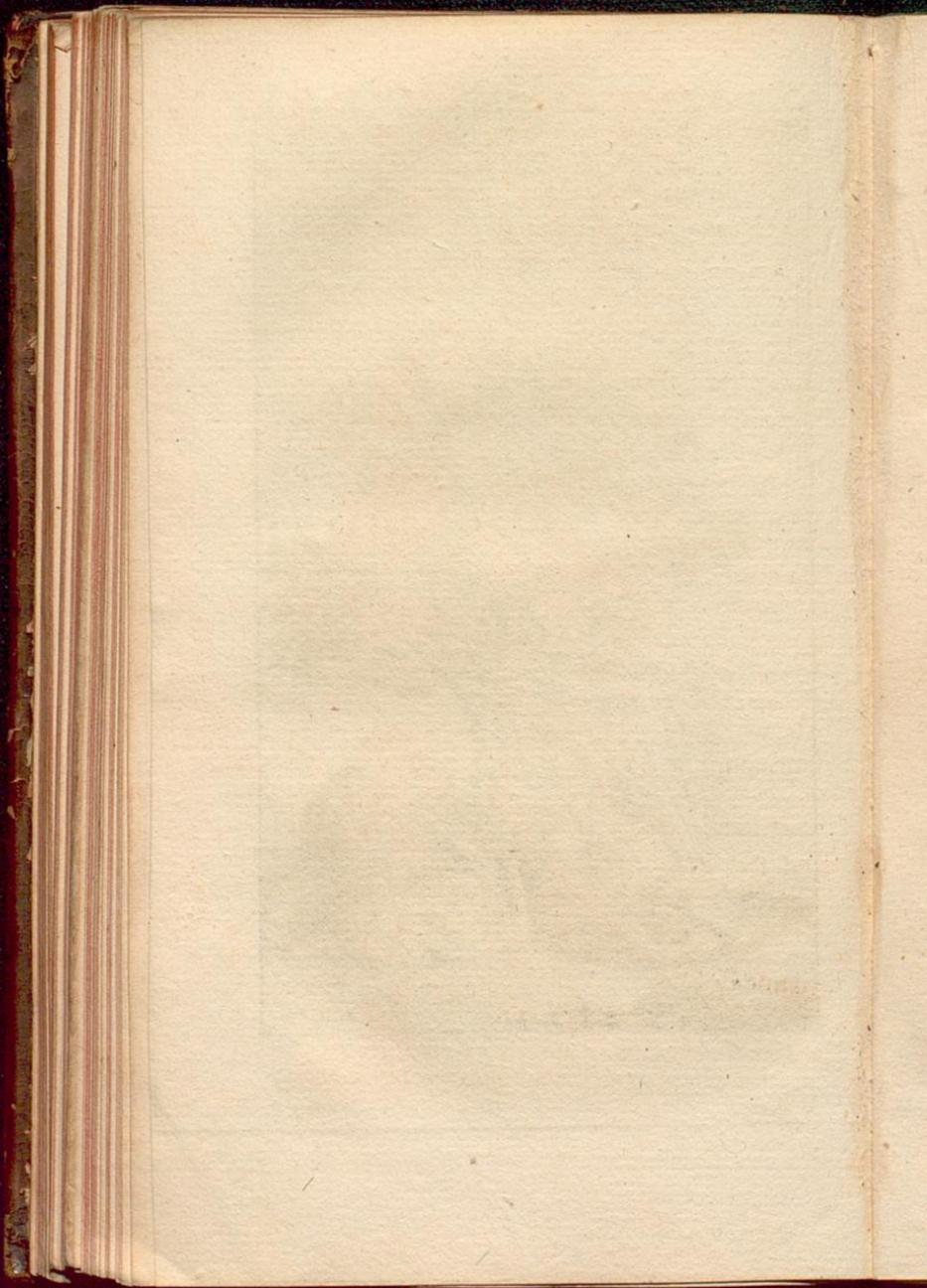
FABLE ONZIEME.

ARGUMENT.

*Adonis nâquit de l'amour incestueux de Myrthe ;
& lorsqu'il fut devenu grand , il fut autant aimé de
Venus , que Cynire avoit été aimé de sa fille.*

C'EST pendant l'enfant qui avoit été conçu d'un inceste si prodigieux ne laissa pas de se conserver , & de croître dans le tronc de cet arbre en quoi sa mere avoit été convertie ; & lorsque les neuf mois furent expirés , il chercha un chemin pour sortir de cette prison. L'arbre paroissoit plus enflé par le milieu que par les autres endroits , & les douleurs de l'enfantement commencèrent à presser la mere ; mais ce furent des douleurs que la parole ne pût exprimer ; & celle qui en sent les atteintes , ne peut appeler à son secours la Déesse qui peut l'assister. Toutefois vous eussiez dit que cet arbre vouloit faire des efforts & qu'il souffroit de la violence , au moins il fit paroître sa douleur par un fleuve de ses larmes , qu'il ne jettoit auparavant que goutte à goutte. Mais Lucine , que la malheureuse Myrthe ne pouvoit pas appeler , ne laissa pas de venir ; & après l'avoir touchée avec une main favorable , & avoir prononcé les paroles qui ont la force & la vertu de rendre les accouchemens heureux ,





reux, le tronc de l'arbre se fendit, & il en sortit un enfant que les Naiades reçurent, & qu'elles oignirent des larmes de sa mere. Cet enfant étoit si beau que l'Envie même eût été contrainte de l'admirer. Il ressembloit à ces Amours que l'on représente nuds dans les tableaux; & si vous eussiez voulu qu'il n'y eût point de différence entre les Amours & cet enfant, il eût fallu seulement lui donner un carquois, ou ôter aux autres leurs flèches.

Le tems passe insensiblement, sa legere-té nous trompe, & il n'y a rien de plus vite que les années. Cet enfant dont la sœur étoit la mere, & dont le grand-pere étoit le pere, cet enfant qui n'aguere étoit caché sous l'écorce d'un arbre, cet enfant qui venoit de naître, & qu'on admiroit n'aguere par les beautés de son enfance, devint grand, & devint homme: Et homme qu'il étoit alors surpasseoit de telle sorte l'enfant qu'il avoit été, qu'il donna de l'amour à la mere même de l'Amour, & vengea sur cette Déesse les folles passions de sa mere.

Un jour que l'Amour baisoit sa mere, & qu'il se jouoit avec elle, il la perça sans y penser, d'une de ses flèches qu'il a toujours dans les mains. Venus qui en sentit la douleur, le repoussa de la main, mais la playe étoit plus profonde que l'apparence ne le témoignoit; & ce fut de cette flèche qu'elle fut

fu blessée pour Adonis, qui commença en
 même-tems à devenir le plus cher objet &
 la seule pensée de cette Déesse. Ainsi elle
 mit en oubli les rivages de Cythere, elle ne
 se soucia plus ni de Paphos, ni de Gnide,
 ni d'Amathonte. On ne la voit plus dans le
 Ciel, elle préfere Adonis au Ciel, elle
 l'embrasse, elle l'accompagne par tout. Et
 cette Déesse qui avoit accoustumé de de-
 meurer toujours à l'ombre, de ne vivre que
 dans la mollesse, & d'ajouter à ses beautés
 ce que l'artifice y peut ajouter, ayant la ro-
 be retroussée jusqu'au dessus du genou à la
 maniere de Diane, court maintenant sur
 les montagnes, dans les bois, dans les buif-
 sons & au travers des rochers. Elle encoura-
 ge les chiens d'Adonis, elle suit avec lui les
 bêtes dont la chasse n'est pas dangereuse,
 comme les lievres, les daims & les Cerfs.
 Mais elle craint les loups & les sangliers, &
 ne veut point se divertir à courir après des
 ours, & à suivre des Lions qui ne se repai-
 sent que de sang. Comme elle ne prenoit pas
 plaisir à la chasse de ces animaux, elle tâ-
 cha autant qu'il lui fut possible, d'en reti-
 rer Adonis. » Montre ton adresse & ta for-
 » ce, lui dit-elle, contre les animaux qui
 » fuient, & croi qu'il est dangereux de
 » montrer de la hardiesse contre la furie des
 » autres. Prends garde, mon cher Adonis,
 » que ton courage ne me coûte point de
 » pleures

» pleurs, & qu'une image de vaine gloire
 » ne te coûte point trop cher. Ne poursuis
 » point les bêtes à qui la nature a donné des
 » armes, & qui ne savent épargner per-
 » sonne. Elles ne considereront ni ton âge,
 » ni ta beauté; & ce qui a charmé Venus,
 » ne charmera pas des lions & des san-
 » gliers, ni les autres bêtes sauvages. Les
 » sangliers portent des foudres en leurs dé-
 » fenfes, & les lions ont une rage qui ne les
 » abandonnent jamais. Enfin je ne puis ai-
 » mer ces sortes d'animaux; & si tu veux en
 » sçavoir la cause, je te la dirai volontiers
 » avec une vieille histoire dont l'avanture
 » t'étonnera. Mais je t'avoue que je suis las-
 » se, allons-nous asseoir sur l'herbe à l'om-
 » bre de ce peuplier. Ainsi ils s'assirent
 l'un auprès de l'autre sur un lit de fleurs &
 de gazon, & en même-tems Venus s'ap-
 puyant la tête sur Adonis, commença à lui
 conter cette Histoire qu'elle ne put achever
 sans interrompre son discours par une infini-
 té de baisers.

E X P L I C A T I O N

De Myrrhe convertie en Arbre.

Avant que de parler de Myrrhe, il est à pro-
 pos de dire quelque chose de Cinyras, Roi
 de Cypre ou d'Assyrie, son pere. C'étoit un Prince
 ingénieux, beau, & célèbre par la connoissance
 qu'il avoit des choses futures, & par beaucoup d'au-
 tres

ires

tres endroits. Pline lui attribué l'invention de plusieurs sortes d'instrumens. Hyginus lui rapporte la fondation de trois Villes, Paphos, Cinyrée & Smyrne. Il avoit acquis tant de richesses, qu'elles passèrent en proverbe, ainsi que celles du fameux Cræsus. D'ailleurs, il s'immortalisa par l'institution des cérémonies de Venus Paphienne, dont il voulut que le sacerdoce fût héréditaire dans sa famille, & à qui il éleva plusieurs temples, ce qui donna peut-être lieu à la fable racontée dans l'Anthologie, qu'il avoit eu beaucoup de part aux bonnes grâces de cette Déesse. Qui croiroit après ce qu'on vient de voir, qu'un tel Prince ait été l'objet de l'indignation des anciens Peres ! C'est pourtant une chose vraie, & il faut convenir que si ce qu'ils lui imputent est fondé, ils ont eu raison. Car ils lui reprochent d'avoir fait une Déesse d'une Concubine nommée Venus, & pour me servir des termes de Clement Alexandrin *ἑῖς αὐτῆς πορνικῆς*, d'avoir introduit dans le Ciel une femme perdue. Voici entre autres comme Firmicus Maternus décrit ce désordre. *Audio Cinyram Cyprium templum amicae meretrici donasse, ei erat Venus nomen. Incitasse etiam Cypriae Veneri plurimos, & vanis conjurationibus deputasse, stansse enim ut quicumque initiari vellet secreto Veneris sibi tradito, assem in manum mercedis nomine Deae daret. Quod secretum qualis sit, omnes taciti intelligere debemus, quia hoc ipsum propter turpitudinem manifestius explicare non possumus. Bene amator Cinyras meretricis legibus servit. Consecrata Veneri à sacerdotibus suis stipem dari, iussit ut scorto. Quel dérèglement ! On instituait des mystères dont le rituel portait que celui qui étoit initié recevoit un Phallus, car c'est-là ce que Firmicus n'a osé dire, mais qu'Arnohe déclare par ces paroles, *referam Phallos, propitii numinis signa*. N'étoit-ce pas une enseigne qui convenoit bien à la Majesté des Dieux, & à la sainteté de leur culte ? Cer-*

tes les Païens allioient ensemble l'impiété & la superstition d'une maniere monstrueuse. Cinyras au reste mourut dans un âge avancé, si on en peut croire Anacreon cité par Pline. Eustathius assure qu'il laissa cinquante filles, & ajoute que toutes furent métamorphosées en Alcyons. Cependant selon d'autres, elles furent converties par Junon en des pierres, qui servirent de degrés dans le temple de cette Déesse.

Néanmoins, de cette nombreuse posterité, nous ne connoissons que Myrrha, devenuë fameuse par le crime involontaire qu'elle commit, car on peut bien appeller de ce nom son inceste avec son pere. En effet (a) les uns disent qu'elle y fut poussée par le Soleil irrité contre elle. D'autres recourent à Venus (b) offensée, ou de ce que Cenchreis, mere de Myrrha, avoit préféré à la beauté de cette Déesse celle de sa fille, ou de ce que cette dernière avoit dit en se peignant que ses cheveux surpassoient en beauté ceux de Venus. Ovide lui-même disculpe Cupidon, & rejette ainsi sur les Furies la faute de cette Princesse.

*Ipse negat nocuisse tibi sua tela Cupido,
Myrrha, facesque suas à crimine vindicat isto.
Stipite te Stygio, tumidisque afflavit Echidnis
E tribus una soror.*

Si cela est, n'est-il pas certain qu'elle mérite moins l'horreur que la pitié ?

Quoiqu'il en soit, il y a diverses manieres d'expliquer ce qui regarde son histoire. Selon un célèbre Ecrivain, Cymor ou Cinyras, grand pere d'Adonis, ayant bû un jour avec excès, s'endormit d'une maniere indécente. Mor ou Myrrha sa bru, femme

(a) Servius in X. Bologam Virgillii.

(b) Hyginus. Cap. LVIII. & Scholiastes in Eidillion I.

d'Ammon, & mere d'Adonis le vit en cet état, & en avertit son époux. Celui-ci le redit à Cinyras, qui ne put s'empêcher dans sa colere de charger de malédictions les deux témoins de sa turpitude; Voilà le fondement du prétendu inceste de Myrrha raconté par Ovide. On a abusé de l'équivoque d'un terme qui signifie également *voir* & *jouir*. C'est ainsi qu'une curiosité indiscrete a été convertie en inceste. Au reste, Myrrha chargée d'imprécations, & croyant, selon les mœurs de ce tems-là, que les Dieux ne manquoient pas de s'armer en faveur d'un pere qui les imploroit contre son fils, prit la fuite vers l'Arabie, & y demeura pendant quelques tems. C'est ce qui a donné lieu de feindre qu'elle y accoucha d'Adonis, parce que ce jeune Prince y fut élevé. Si ce récit étoit vrai, ce seroit quelque chose de merveilleux que la conformité des aventures de Cinyras & de Loth, ou de Noé. Mais que peut-on juger d'une histoire de cette antiquité là? Peut-être est-elle vraie à la lettre, auquel cas elle pourra avoir été embellie des idées que la tradition avoit conservée chez les Egyptiens touchant Noé, & peut-être aussi n'est-elle qu'une description de ce qui arriva à ce dernier, brodée par les anciens Poètes, & attribuée à un Héros fameux dans leur patrie.

L'explication qu'un Mytologiste (a) donne, seroit croire que cette aventure est fabuleuse entiere-ment, si on pouvoit juger d'une fable, parce que ces gens-là en disent. En effet il en fait une allégorie pure, & si on s'en rapporte à lui, les anciens n'ont voulu que couvrir d'un voile agréable ce qu'ils pensoient touchant la production de la Myrrhe. On sçait que cet arbre croît particulièrement dans l'Arabie heureuse: qu'il lui faut un soleil chaud, & qu'il coule de son tronc une espece de gomme parfumée & chaus

(a) Fulgent, Planciade

chaude. C'est pour insinuer la premiere de ces trois choses, qu'on a représenté Myrrha cherchant un azyle dans la Sabée, & y donnant la vie à Adonis. Les amours incestueuses dont ce bel enfant est le fruit, signifient le besoin que la Myrrhe a du Soleil, ou pour m'exprimer poëtiquement, les regards tendres dont ce pere de toutes choses favorise cet arbre précieux. On tient qu'Adonis nâquit du sein entr'ouvert de sa mere, parce que le Soleil fend le tronc de l'arbre en question, & en exprime le suc odoriferant. On dit au reste, qu'Adonis fut aimé de Venus, à cause qu'on fait servir la Myrrhe à certaine composition qui excite aux plaisirs.

Il faut convenir qu'il y a bien de la probabilité dans ce recit, sur tout si on fait attention que la plupart des métamorphoses en arbres, en fleurs, en animaux, sont des fables physiques, comme Fulgence veut que soit celle-ci. Néanmoins je n'oserois croire qu'il n'y eût pas quelque chose de vrai dans l'histoire de Myrrhe. Outre un nombre infini de Poëtes & de Mythologues qui ont parlé d'elle; personne n'ignore que la maison de Cinyras fleurit long-temps dans l'Isle de Cypre, & qu'elle y fut honorée du Sacerdoce de Venus Paphyenne, dignité illustre & considérable. Quelle apparence donc qu'on eût donné à cet ancien Roi une aventure comme celle de Myrrha & de lui, si cette Myrrha n'eût pas même existé? Cela me feroit juger qu'elle fut effectivement sa fille, & que le nom qu'elle portoit fit imaginer sa métamorphose en un arbre du même nom, ce qui n'est pas sans exemple, & qu'on voulut d'écrire les qualités de ce dernier par l'ingénieuse fiction des amours de la premiere avec Cinyras.

FABLE

FABLE DOUZIEME.

ARGUMENT.

Atalante est recherchée en mariage par quantité de jeunes hommes ; mais son pere ne la veut donner qu'à celui qui la surmontera à la course ; & enfin Hippomene l'épouse après l'avoir vaincue à cet exercice. Depuis ils furent tous deux métamorphosés l'un en lion, & l'autre en lionne.

PU T-êTRE que vous avez entendu parler de cette fille qui surmontoit à la course les hommes les plus forts & les plus legers. Le bruit qui en court par le monde n'est point une fable , on ne venoit jamais l'attaquer que pour augmenter ses victoires. Au reste il étoit mal aisé de dire en quoi elle excelloit davantage , en vîtesse ou en beauté. Un jour elle alla consulter l'Oracle , pour sçavoir si elle devoit se marier , & l'Oracle lui repondit qu'elle n'avoit pas besoin de mari. » Fuis l'amour , lui dit-il , & les caresses » des hommes , car elles te seront funestes : » Néanmoins tu ne les pourra éviter , & » quelque jour , sans perdre la vie , tu ne » seras plus ce que tu es , & tu seras privée de » toi-même «. Cette fille épouvantée de la réponse de l'Oracle , prit en horreur le mariage , & résolut de passer sa vie dans les bois , & de se divertir à la chasse. Cependant

com-



comme elle étoit belle , elle ne manqua pas d'avoir des amans , mais si sa beauté les attirait , elle les mettoit en fuite par les seules conditions qu'elle proposoit à leur amour. » On ne me possèdera jamais , disoit-elle , » qu'on ne m'ait vaincùe à la course. Je ferai » le prix du victorieux , mais si je suis victorieuse , je veux aussi que la mort soit le salaire des vaincus ; voilà la condition , voilà la loi du combat . Véritablement cette condition étoit bien cruelle ; mais la force de la beauté l'emporte aisément sur toutes choses. Ainsi des troupes d'amans venoient tous les jours s'exposer à une mort assurée , afin de témoigner au moins qu'ils avoient eu assez de courage pour aimer , malgré la mort , ce qui méritoit de l'amour. Un jour Hippomene voulut assister au spectacle d'un combat si dangereux , & voyant que le péril étoit inévitable , & que néanmoins tant de monde s'y exposoit : » Quoi , disoit-il , » est-il possible que les hommes soient si aveuglés que d'aller chercher une femme » parmi de si grands perils ? Ainsi il se moquoit en lui-même de l'amour & de ses forces , & condamnoit la passion de ces téméraires amans. Mais quand il eut vù Atalante , qui n'étoit pas moins belle que moi , ou plutôt qui t'eût ressemblée si tu pouvois devenir fille , il fut ravi de tant de charmes ; & levant les mains au Ciel : » Pardonnez-moi ,

» dit-il, généreux esprits que je viens de
 » condamner. Je n'avois pas encore vû la
 » récompense que vous recherchez ; &
 en louant Atalante, il en conçut insensiblement de l'amour. Il appréhende aussi-tôt que
 quelqu'un de ceux qui l'aiment, ne la sur-
 passe à la course, & en a de la jalousie. » Mais
 » pourquoi, dit-il en lui-même, ne tente-
 » rai-je pas aussi la fortune de ce combat ?
 » Osons quelque chose pour l'amour d'elle,
 » les Dieux se déclarent ordinairement
 » pour les courages hardis, & favorisent
 » leurs entreprises ». Tandis qu'il faisoit ce
 dessein, il vit passer Atalante, ou plutôt il
 la vit voler ; car il lui sembla qu'un oiseau,
 ou qu'une flèche qu'auroit décoché un Scy-
 the ne pourroit aller plus vite. Néanmoins
 il ne laissa pas de la considérer, & trouva
 encore en elle plus de sujet d'admiration
 qu'il n'avoit fait auparavant. Il sembloit
 qu'elle courût après quelques nouveaux
 charmes, & qu'elle en trouvât à chaque pas :
 car la course la rendoit plus belle, & lui
 donnoit de nouvelles graces. On eût dit que
 les vents lui avoient prêté leurs aîles, ou
 qu'ils la portoient sur leurs aîles. Ses che-
 veux lui voltigeoient sur les épaules, & tout
 son corps qu'on eût pris auparavant pour un
 corps d'ivoire, paroissoit de la couleur d'un
 marbre blanc qui reçoit l'ombre d'un ri-
 deau rouge. Pendant qu'Hippomene la re-
 gar-

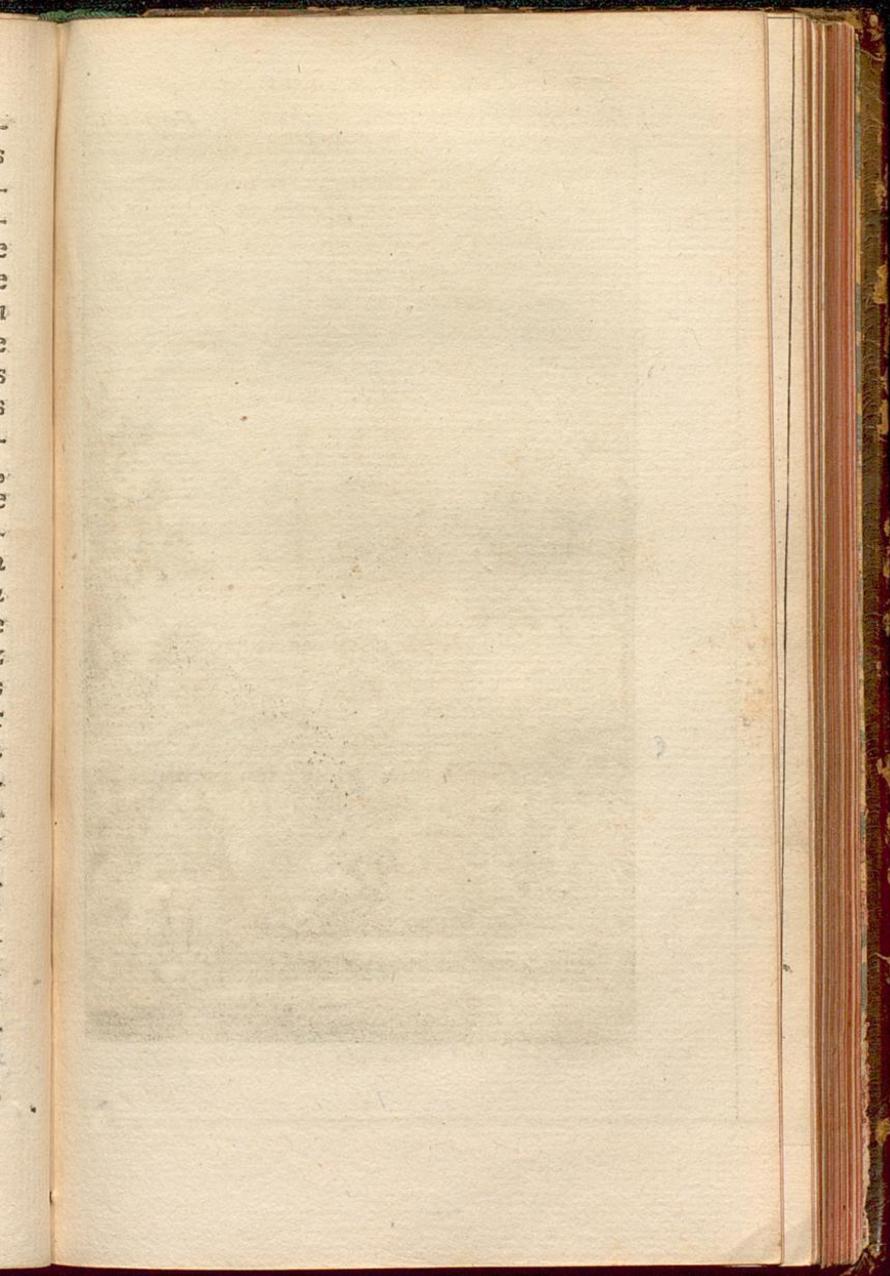
gardeoit avec des raviffemens extrêmes, elle acheva la carrière avec le même succès qu'elle avoit accoutumé. Elle reçut une couronne pour le prix de fa victoire, & les vaincus reçurent la mort, selon les conditions qu'elle leur avoit proposées. Néanmoins Hippomene ne fut point épouvanté de la mauvaise fortune de ces malheureux amans. Il demeure fans s'étonner au milieu de ce spectacle, il tient ses yeux arrêtés sur le visage d'Atalante, & a bien la hardiesse de lui parler de la sorte. » Quelle gloire, & » quel avantage espérez-vous rencontrer » dans des victoires si faciles ? C'est contre » moi qu'il faut combattre. Si je suis victo- » rieux, vous ne rougirez point d'être vain- » cuë par un homme de ma sorte : car je suis » fils de Megarée, qui eut Oncheste pour » son pere, & Neptune pour son ayeul. Je » puis enfin me vanter d'être petit-fils du » Dieu des Eaux, & au reste mon courage » n'est pas moindre que ma naissance. Que si » vous me surmontez, la défaite d'Hippome- » ne rendra votre nom plus illustre, & votre » gloire plus éclatante. Tandis qu'il parloit de la sorte, Atalante le regardoit avec un œil pitoyable, & même elle étoit en doute lequel elle eût le mieux aimé, ou de vaincre ou d'être vaincuë. » Quel Dieu ennemi de la » beauté, dit-elle alors en elle-même, le » fait courir à sa perte & lui fait chercher

» une femme aux dépens de sa propre vie «
 J'avoué que je ne suis pas si considérable,
 » qu'il doive s'exposer à ce peril pour une si
 » vaine conquête. Ce n'est pas que je sois
 » touchée de la bonne mine, bien qu'il ait
 » assez de charmes pour en être aisément
 » touchée : Non, non, ce n'est pas lui qui
 » me touche, c'est sa jeunesse, c'est son âge.
 » Mais ne ferai-je point d'état de cette ver-
 » tu, & de ce cœur inébranlable ? Ne con-
 » sidererai-je point qu'il m'aime, & qu'il
 » met mon alliance à si haut prix, qu'il veut
 » bien pour me posséder se mettre au hazard
 » de se perdre, si la fortune injurieuse me
 » refuse à son amour ? Aimable étranger,
 » disoit-elle, retire-toi pour ton bien, tan-
 » dis que tu le peux encore, & quitte les
 » prétentions d'un mariage si sanglant. Mon
 » alliance est trop cruelle, porte ailleurs
 » tes vœux & ton cœur ? Tu ne trouveras
 » point de fille si insensible & si sauvage,
 » qui ne se rende à ta beauté, & il n'y en a
 » point de si sage qui ne puisse te souhaiter,
 » sans faire tort à la sagesse. Mais pourquoi
 » ai-je tant de soin de ton salut, après avoir
 » vû sans pitié le sang & le carnage de tant
 » d'autres ? C'est donc à lui d'y penser ou de
 » se résoudre à mourir, puisqu'il n'a pû
 » devenir sage par le malheur de tant d'a-
 » mans, & qu'une vaine passion lui donne
 » un dégoût pour la vie. Mais hélas ! doit-il
 » mou-

» mourir , parce qu'il a voulu vivre avec
 » moi ? Et pour le prix de son amour n'au-
 » ra-t'il qu'une mort injuste ? Non , non , je
 » ne veux point d'une victoire que son sang
 » rendroit inhumaine , & qui me rendroit
 » détestable. Mais aussi ce n'est pas ma faute,
 » si ce malheureux veut périr. Plût aux
 » Dieux qu'il changeât de volonté , ou puis-
 » qu'il est si aveugle , plût aux Dieux qu'il
 » eût assez de bonheur pour me surpasser à la
 » course ! A-t-on jamais vû tant de grace &
 » tant de courage tout ensemble ? Et ne
 » voit-on pas en lui toutes les beautés d'une
 » fille , sur le visage d'un garçon ? O Hippo-
 » mene , tu meriterois sans doute de vivre ;
 » & si j'étois plus heureuse , & que la cruauté
 » des Destins ne me défendît pas le maria-
 » ge , il n'y a que toi au monde que je serois
 » capable d'aimer , & dont je souhaiterois
 » d'être aimée «. Ainsi elle s'entretenoit en
 elle-même , & comme ceux qui n'ont en-
 core jamais aimé , & qui commencent à
 sentir les premiers feux de l'amour , elle ai-
 moit sans penser aimer ; & bien qu'elle eût
 de l'amour , elle ne pensoit pas en avoir.
 Cependant son pere & le peuple voulurent
 voir courir Hippomene , qui me fit en mê-
 me-tems cette priere : » O Déesse que l'on
 » adore par tout , & principalement dans
 » Cythere , conduisez mon entreprise , &
 » favorisez des feux que vous avez allumés «.

Je

Je vous avoué qu'il me fit pitié, je fus touchée de sa priere, & bien que je n'eusse pas beaucoup de tems pour le secourir, néanmoins je lui donnai le secours qu'il me demandoit. Il y a dans Chypre une terre, que ceux du pays nomment Damafene, & que les vieux habitans m'ont consacrée, & au milieu de cette terre est un arbre chargé de feuilles & de pommes d'or. Je revenois alors de cet endroit, & par hazard je tenois trois de ces pommes que j'avois moi-même cueillies. Je m'approchai donc d'Hippomene, sans que personne que lui me pût voir, je lui donnai ces trois pommes, & lui dis comment il s'en devoit servir. En même-tems la trompette sonne, l'un & l'autre part de la barriere, l'un & l'autre alloit si vite qu'il ne sembloit pas toucher la terre. Vous eussiez dit qu'ils auroient pû passer sur les eaux sans se mouiller la plante des pieds, & courir par dessus les bleds, sans leur faire baisser la tête. Cependant les spectateurs dont la faveur se déclaroit pour Hippomene, l'encouragerent tous ensemble par le geste & par la voix. » Hâtez-vous, lui disoit-on, servez-vous de toutes vos forces, & vous serez victorieux ». On ne sçauroit dire lequel recevoit plus de joye de ces paroles, ou d'Atalante, ou d'Hippomene. Combien de fois pouvant passer outre, s'arrêta-t-elle de dessein formé? Et combien de fois abandon-





3.
donna-t-elle à regret le visage l'Hippomene, qu'elle regardoit sans cesse en courant à côté de lui? Cependant Hippomene se lassa, & il commença à perdre haleine: De sorte que se voyant encore loin du bout de la carrière, il jeta par terre une des trois pommes d'or que Venus lui avoit données. Atalante fut surprise de l'éclat de cette pomme, & pour la relever elle ne feignit point de se détourner, & de laisser passer Hippomene. En même-tems on entendit des applaudissemens & des cris de joie. Toutefois elle reprit bientôt l'avantage qu'elle avoit perdu, & laissa bientôt derrière elle Hippomene qui la devançoit, mais il l'arrêta par une autre pomme, & néanmoins Atalante l'ayant relevée le devança une autre fois. Enfin il s'en falloit peu qu'ils ne fussent à la fin de la carrière, lorsqu'Hippomene en courant m'adressa encore ces paroles: » O » Déesse qui m'avez fait ce présent, donnez-lui de la force & de la vertu, & faites voir que les Dieux ne font point de dons inutiles ». Et en prononçant ces paroles, il jeta la dernière pomme; mais afin qu'Atalante ne revint pas si promptement, il la jeta bien loin à côté de lui. Il sembla qu'elle fût en doute si elle iroit la relever, mais enfin je l'y contraignis, sans qu'elle pût s'en appercevoir, & je rendis cette pomme plus pesante, afin qu'Atalante fût

fût plus long-tems à la relever, & que sa pesanteur l'empêchât d'aller si vite. Mais afin que mon discours ne soit pas plus long que leur course, & pour m'arrêter avec eux, Hippomene la devança, & Atalante vaincue fut le prix du victorieux. Dites-moi, mon cher Adonis, ne méritois-je pas bien qu'il m'en fit des reconnoissances, & qu'il m'en donnât un peu d'encens? Cependant il ne m'en remercia point, & ne se souvint pas qu'un peu d'encens peut payer les plus grands biens que les Dieux peuvent faire aux hommes. En même-tems je me laissai transporter à la colere, & ne pouvant souffrir ce mépris, enfin pour empêcher qu'à l'avenir on ne me crût digne d'être méprisée, je m'animai contre tous les deux, & par un tragique exemple, je me rendis redoutable. Ils passoient un jour par hazard auprès du Temple que le fameux Echion fit autrefois bâtir dans des forêts, en l'honneur de la mere des Dieux; & comme ils étoient las du chemin, ils voulurent se reposer. Alors Hippomene sollicité par son amour & sollicité par moi-même, voulut voir sa femme comme son mari, & entra dans un Antre sacré qui étoit auprès du Temple, & où les Prêtres avoient mis plusieurs Simulacres de bois qui représentoient des Dieux antiques. Là sans avoir égard à la sainteté du lieu, & à ses Dieux qui



qui le regardoient, il contenta sa passion & fouilla le sanctuaire. Les Dieux qui virent son crime, en détournèrent les yeux, & Cybelle offensée de cette action, voulut d'abord les précipiter tous deux aux Enfers, mais enfin elle s'adoucit, & se contenta d'un châtement plus léger. Ainsi en moins d'un instant un poil roux se répandit sur leur col, leurs doigts se courberent en de grands ongles, leurs épaules devinrent leurs cuisses, la plus grande partie de leur corps se ramassa sur le devant, & avec une longue queue, ils commencerent à frapper la terre & à balayer la poussiere. Leur visage qui fut si beau, devint le siège de la fureur, & leur parole se convertit en rugissement. Maintenant ils n'ont point d'autres Palais que les Forêts & les Antres: En un mot ce sont des lions qui jettent par tout l'épouvante; mais bien qu'ils soient redoutables, ils se soumettent à Cybelle, & tirent le char qui la porte. Enfin, mon cher Adonis, ne cherches point à les affronter, & ne vas point assaillir ces autres sortes d'animaux qui se présentent au combat, au lieu de prendre la fuite. Je te conjure encore une fois de ne te point exposer à ces dangereux divertissemens, de peur que ton courage ne soit cause de ton malheur, & ne nous soit à tous deux funeste.

EXPLICATION.

D Hippomene & d'Atalante.

JE n'entre point dans la question, si l'Atalante de cette fable, fille de Schénée, est la même que la fille de Melanion, celle qui accompagna Meleagre à la fameuse expédition du Sanglier de Calydoine, fustit qu'elles se ressembloit bien. Toutes deux belles, toutes deux se plaisant aux exercices virils, toutes deux funestes à ceux qui les aimèrent. Voilà bien des traits qui ont pû donner lieu de les confondre ensemble. J'examinerai encore moins si c'étoit avec des pommes d'or ordinaire qu'Hippomene retarda la course de cette Heroïne, ou s'il y employa des pommes du jardin des Hesperides. On voit assez que les unes ou les autres signifient la même chose, sçavoir les présens qui fixèrent, pour ainsi dire, sa pudeur farouche & timide. Ainsi sans m'arrêter à ces minuties grammaticales, je passe à la fin déplorable de ces amans que Minerve fit périr.

Cette Déesse ne pensoit pas comme ces peuples ; dont parle un Auteur célèbre. Il a observé qu'ils ont fait l'amour dans les temples mêmes, & qu'ils disoient que, si cette action déplaisoit à la Divinité, elle ne la souffriroit pas du reste des Animaux. Il ajoute qu'une Secte Mabométrane la pratique encore à présent, & que le nouveau monde nous a paru dans cette innocence.

Mais quel raisonnement est-ce là ! Il faut avoier qu'il est bien digne de la barbarie & de l'ignorance de ceux qui le font. Dieu souffre que les bêtes fassent de telle chose, donc telle chose est permise. A se compte-là, quelqu'un pourra dire :

Torva leana lupum perimit, lupus ipse capellam,
8c

& Dieu le permet. Donc il nous est permis , comme à ces animaux , d'opprimer les foibles , de persécuter les innocens , d'aller même jusqu'à tuer , non-seulement les personnes que nous haïssons , mais encore celles qui ne nous ont fait aucun mal , qui ne peuvent pas nous en faire , qui ne le veulent pas. Un autre auroit droit de s'exprimer en ces termes qu'Ovide met dans la bouche de Myrrha.

- - - - - *coeunt animalia nullo*

*Cætera delecte , nec habetur turpe juventa
Ferre patrem tergo. Fit equo sua filia conjux ,
Quasque creavit inuit pecudes caper , ipsaque ,
cujus*

Semine concepta est , ex ipso concipit ales.

Donc la Religion ne condamne pas ces plaisirs. Les animaux abandonnent leurs petits dès qu'ils peuvent absolument se défendre eux-mêmes & manger seuls ; les petits à leurs tours commencent dès lors à méconnoître ceux qui leur ont donné le jour. Donc Dieu approuve , & que les hommes manquent de soin & de tendresse pour leurs enfans , & que les enfans manquent de reconnoissance & d'égards pour leurs peres. Encore une fois , ce raisonnement est pitoyable , s'il en fut jamais , puisque qui en feroit de semblables il en suivroit des conséquences horribles. Ainsi ce qu'une personne répondoit à une autre qui lui citoit l'exemple de la régularité de certaines bêtes , pour lui faire honte de son irrégularité , *Aussi sont-ce des bêtes* , nous pouvons le dire dans un sens véritable & serieux à ces peuples en question. Ce sont des bêtes que la raison n'éclaire point , qui n'ont aucune idée de l'honnêteté & du vice , qui sont conduites par un instinct aveugle , qui enfin ne sont obligées par aucune loi , parce qu'elles n'en connoissent pas une. Par conséquent leur exemple ne conclut rien touchant les

N 2 choses

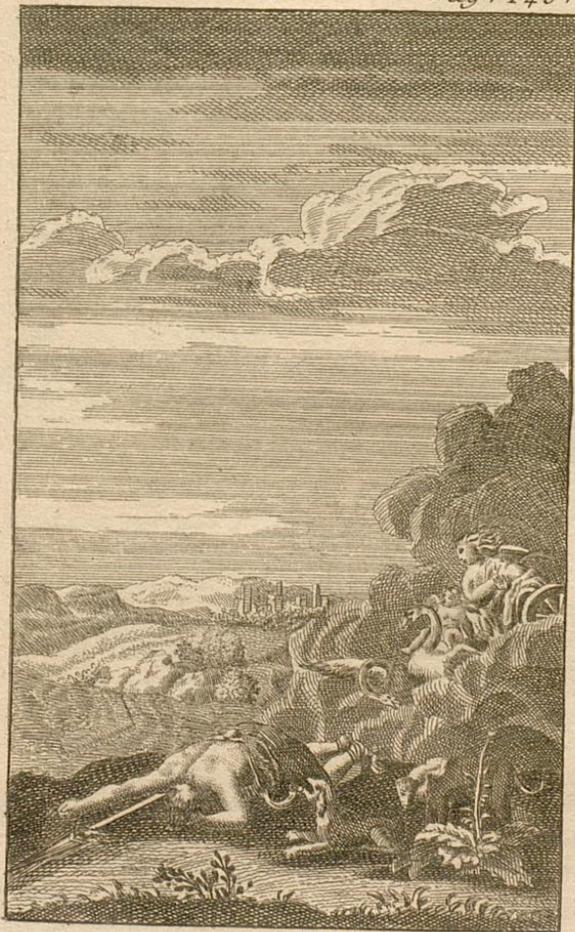
148 LES METAMORPHOSES
choses morales , par rapport à de créatures intelli-
gentes , qui connoissent le bien & le mal , & qu'une
conscience vertueuse détourne fortement du défor-
dre.

FABLE TREIZIEME.

ARGUMENT.

*Adonis est tué à la chasse par un sanglier , & Ve-
nus change son sang en une fleur , comme Proserpine
avoit changé une Nymphe appelée Menthe en l'herbe
qui garde son nom , parce que Pluton avoit pour elle
de l'amour.*

LORSQUE VENUS eut donné ces conseils
à son Adonis , elle prit son chemin en
l'air , & s'y fit enlever sur son char tiré par
des Cignes ; mais le courage d'Adonis ne
put s'arrêter à ses remontrances. En même
tems ses chiens firent partir un sanglier , &
comme cette bête vouloit sortir de la forêt,
Adonis tira dessus , & ne manqua pas de la
frapper. Le sanglier se sentant blessé , s'agi-
ra de telle sorte , & secoua sa hure avec
tant de violence , qu'il fit sortir le trait de sa
playe , & plus furieux qu'auparavant , il
poursuivit Adonis , lui donna de ses défen-
ses dans l'aine , & le renversa par terre. Ve-
nus qui étoit partie pour aller en Chypre ,
& qui étoit encore en l'air , entendit de loin
ses cris & ses plaintes , & fit en même tems
tourner ses oiseaux de ce côté-là. Quand elle
le



Je vit presque mort, se débattre dans son
 sang, elle se jeta de son char à terre, elle
 s'arracha les cheveux, elle se plomba le sein
 des coups qu'elle se donna, & en se plai-
 gnant aux Destins : Tout Adonis, leur dit-
 elle, ne dépendra pas de votre puissance; il
 demeurera dans le monde des monumens
 éternels de la mémoire que j'en conserve;
 tous les ans on fera des fêtes où l'on repré-
 sentera mon affliction & sa mort, & son
 sang sera changé en une fleur qui fera tou-
 jours parler de la beauté d'Adonis. Si autre-
 fois il fut permis à Proserpine de métamor-
 phoser une Nymphé en l'herbe qu'on appel-
 le Menthe, pourquoi me porteroit-on envie
 de conserver Adonis sous la figure d'une
 fleur? Elle n'eut pas sitôt parlé, qu'elle ré-
 pandit du Nectar par-dessus le sang du mort,
 & l'on vit bientôt enfler le sang comme des
 ampoules d'eau qui s'élevent sur les ruis-
 seaux, lorsqu'il y tombe des gouttes de pluie :
 Enfin en moins d'une heure, il en nâquit
 une fleur de la couleur des grains de grena-
 de. Cette fleur est fort agréable à voir, &
 tient sans doute de la beauté de son origi-
 ne, mais elle ne dure pas long-tems; car
 comme elle est foible d'elle-même, les mê-
 mes vents qui la font ouvrir, la font aussi
 bientôt tomber.

Quel-
 ques-uns
 l'appel-
 lent pas-
 sé-fleur.
 Pline dit
 qu'elle
 ne s'ou-
 vre que
 par le
 vent.

E X P L I C A T I O N.

D'Adonis & de sa mort.

Comme Ovide n'a fait que toucher légèrement l'histoire d'Adonis, & que les explications qu'on en donne, sont fondées en partie sur des choses que ce Poëte a omises, il est nécessaire que je les rapporte ici, afin qu'on puisse voir si mes raisonnemens sont probables, ou jusqu'à quel point ils le sont. Je ne répéterai donc point qu'Adonis étoit fils de Cinyras Roi de Cypre ou d'Assyrie: que ce jeune Prince étoit d'une beauté incomparable: que Venus fut sensible aux charmes de ce mortel. Je ne dirai point non plus que cette Déesse enleva son amant (a). Que les Muses irritées contre elle de ce qu'elle leur avoit inspiré de l'amour pour de simples hommes, s'en vengerent, en chantant devant Adonis des airs, qui lui donnerent une passion violente pour la chasse (b). Qu'il fut, au rapport de quelques anciens, favori de Jupiter, de Bacchus, & d'Hercule, & selon d'autres, un Hermaphrodite qui, en tant que mâle jouissoit de Venus, & en tant que femelle, s'abandonnoit à Apollon. Enfin que le Sanglier qui tua ce Prince infortuné fut envoyé par Diane, & que, selon d'autres, c'étoit un Dieu caché sous la forme de cet animal: sçavoir ou Apollon indigné de ce que Erimanthe, son fils, avoit été aveuglé, pour avoir vû Venus nue, au sortir des bras d'Adonis (c); ou Mars furieux de ce qu'elle lui présentoit ce rival (d). Je passe à
des

(a) Plant. in Menæchm.

(b) Tzetzes in Lycophr. Apollod. lib. III.

(c) Nonn Dionys. LXII.

(d) Ptol. Hephest.

des particularités qui doivent servir davantage à mon but. C'est premièrement un passage d'Apollodore, & un autre d'Hyginus, dont voici le précis.

Venus charmée de la beauté d'Adonis le mit dans un coffre, & ne le montra qu'à Proserpine. Celle-ci enflammée à son tour, proteste qu'elle veut l'avoir. Il fallut que Jupiter terminât le différend; ce qu'il fit par cette sentence: qu'Adonis seroit libre pendant quatre mois de l'année, qu'il en passeroit quatre autres chez Proserpine; & que les quatre derniers, il les donneroit à Venus. Cependant Adonis ne voulut point des vacances qui lui avoient été accordées, & il fit présent à Venus de ses quatre mois. C'est à peu près ainsi qu'Apollodore s'exprime. Hyginus differe de lui, en ce qu'il fait décider la querelle des deux Déeses par Calliope, qui ordonna qu'Adonis seroit six mois à Venus, & six mois à Proserpine. Il ajoute que Venus offensée de ce qu'on ne lui donnoit qu'à moitié celui qu'elle vouloit avoir tout entier elle seule, inspira aux Thraciennes tant d'amour pour Orphée, fils de la Muse arbitre, que chacune le voulant ôter aux autres elles le déchirerent en cent pieces. J'avoie que ce dernier recit me paroît préférable au premier, d'autant que Venus se plaignant de son fils dans Lucien, entre autres crimes, elle lui reproche qu'il l'envoie courir après un bel Assyrien, dont encore il lui envoie la moitié par le soin qu'il avoit pris de le faire aimer de Proserpine.

Quoiqu'il en soit, c'est apparemment cette partie de l'histoire d'Adonis qui a donné lieu à quelques anciens de le regarder comme un personnage allégorique, & de dire que par lui on doit entendre le Soleil: par le Sanglier qui le tua, le Capricorne qui semble couper les rayons du Soleil, parce que, au lever de ce signe, les jours s'accourcissent; & enfin par Venus, la terre triste, languissante, désolée, durant l'absence du Soleil son époux.

D'autres, sur le même fondement, ont cru que Adonis partagé entre Proserpine & Venus, signifioit les semences qui sont successivement sur la terre, ou sous la terre.

Chacun peut choisir entre ses opinions, que j'ai cru devoir rapporter, parce qu'elles sont appuyées par des Auteurs graves. Cependant, s'il m'étoit permis d'avouer ce que j'en pense, je témoignerois combien je suis surpris, ou qu'on ait cru avantageux de cacher ces mysteres sous le voile de l'allégorie, ou qu'on n'ait inventé une fable revêtue de tant de circonstances, que pour dire des choses que chacun sçavoit de reste. J'aurois mieux, par cette raison, expliquer historiquement cette métamorphose, ainsi qu'une infinité d'Ecrivains ont fait.

On sçait combien la fête d'Adonis ou de Tam-mus, car plusieurs prétendent que ces deux noms signifient le même homme, étoit fameuse chez les Atheniens, les Syriens & les Egyptiens. Chez les premiers, les femmes jouïoient le principal personnage, en pleurant la mort de ce galant de Venus. Plutarque raconte qu'elles y faisoient des funeraillies en peintures, & Athenée, qui cite Diphilus, que les Courtisannes se distinguoient dans la célébration de cette solemnité. La folie des peuples alloit jusqu'à dresser deux lits, dans l'un desquels on couchoit la figure de Venus, & dans l'autre celle d'Adonis. Les Syriens encherissant sur les Grecs, ajoutoient aux gémissemens & aux pleurs des disciplines sanglantes, après lesquelles les femmes se rasoient la tête: faute de quoi il falloit qu'elles se prostituassent un jour entier à des étrangers, & que du prix de leur débauche, elles offrisent un sacrifice à Venus. Enfin le deuil finissoit par la joie, parce qu'on feignoit qu'Adonis avoit été retrouvé. C'étoit à peu près la même chose chez les Egyptiens, qui d'ailleurs avoient quelques cérémonies particulières. Saint Cyrille écrit qu'ils prenoient des vases de terre, qu'ils
écri-

écrivirent une lettre aux femmes de Byblis, comme si Adonis eût été retrouvé, qu'ils la mettoient dans ce vase, & qu'ils le scelloient, & l'exposèrent sur la mer. Ce petit vaisseau, à ce qu'ils s'assuroient, se rendoit à Byblos en de certains jours de l'année, & des femmes chéries de Venus l'y recevoient, après quoi elles cessoient de pleurer. C'est apparemment la même chose que Lucien a voulu dire par cette tête de carton qu'il dit avoir vûe à Biblos, où les Egyptiens en envoyoient une tous les ans, sans autre façon que de la jeter au hazard dans la mer.

Ce recit me porteroit à conclure, ou qu'Adonis n'est pas différent d'Osiris, ou que, quel qu'il puisse être, ce fut un homme aimé de Venus, & qu'il ne mourut pas de sa blessure. Pour entendre cette première conjecture, il faut sçavoir l'histoire d'Osiris, dont je me contenterai de faire l'abrégé, parce que je l'ai écrite au long dans un autre endroit. Osiris de retour d'un voyage des Indes, trouva que Typhon son frere avoit formé des cabales dangereuses. Un autre se fût vengé, & peut-être il eût bien fait. Mais Osiris, Prince pacifique, se contenta de travailler à ramener cet esprit ambitieux par des manieres douces. Bien loin qu'il réussît par cette voye, Typhon le fit tomber dans ses pièges, le tua & le jeta dans le Nil. Isis au desespoir de la perte de son époux, alla par tout chercher son corps, qu'elle trouva enfin à la Cour de Biblos. Si ce témoignage de Diodore de Sicile est véritable, n'est-il pas naturel d'appliquer ceci à la fable d'Adonis ? Typhon ne peut-il pas avoir été désigné par le Sanglier, & Isis par Venus ? D'ailleurs cette partie chérie d'Isis qu'elle chercha avec tant d'empressement, lorsqu'on l'eut séparée du corps d'Osiris, & qu'elle consacra enfin, après l'avoir retrouvée, le *Phallus*, en un mot cela ne ressemble-t'il pas bien à la blessure dans l'aine qu'Adonis avoit reçue ? Pour moi, encore une fois, je ne puis m'empêcher

d'être

d'être frappé, & de la ressemblance des deux histoires d'Adonis & d'Osiris, & de la conformité des fêtes qu'on célébroit en l'honneur de l'un & de l'autre, sçachant d'ailleurs, comme je le sçais, que les Grecs avoient emprunté d'Egypte une grande partie de leur Religion & de leurs fables, où en même temps ils avoient fait quelques changemens, soit pour s'accommoder au goût de leur nation, ou afin de passer pour auteur.

Supposé pourtant qu'on aimât mieux ma seconde conjecture, voici une ouverture que propose l'Auteur de la Bibliothèque Universelle, & que Bayle approuve. Il étoit ordinaire aux Egyptiens & aux Phœniciens de dire que ceux qui étoient guéris d'une grande maladie, ou échappés d'un péril extrême, avoient été tirés du tombeau. Ajoutez à cela que les Orientaux avoient coutume de consacrer des figures d'or des parties du corps dans lesquelles ils avoient été incommodés. Voici donc ce qui sera peut-être arrivé. Adonis blessé dans l'aîne, & guéri ensuite, aura fait présent aux Dieux d'un *Phallus* d'or, & de là, sera venu la coutume de porter cette figure dans les mystères d'Osiris, ce qui favorisera encore l'opinion de ceux qui confondent ces deux hommes, Osiris & Adonis. Sinon l'histoire de ce dernier signifiera seulement qu'un usage excessif des plaisirs le mit hors d'état de les goûter : que Venus crut avoir perdu pour jamais le sexe de son mari ; que ce fut la cause de la vive douleur qu'elle témoigne dans Ovide, & qu'on faisoit paroître dans ses fêtes. Enfin une longue abstinence ou d'autres remèdes rétablirent le membre infirme. Venus crut alors que son amant sortoit du fond des Enfers, & retournoit à la vie. Tel fut le sujet de la joye extrême de la Déesse, & apparemment des fêtes mystérieuses qu'elle institua, pour en renouveler le souvenir d'une manière honorable. En effet, si Adonis étoit mort, comme Ovide le racon-

te,

te, doù vient qu'à la cérémonie lugubre des funeraillies de ce beau chasseur, on auroit fait succeder des marques solempnelles de réjouissance ? Pourquoi auroit-on feint qu'il étoit retrouvé ? Il n'y en auroit eu, que je sçache, aucune raison. Que si vous joignez maintenant à cette preuve les passages de plusieurs Auteurs, recueillis dans le troisième tome de la Bibliothèque Universelle, qui témoignent positivement qu'Adonis n'étoit point mort, ma conjecture aura autant de force, qu'aucun endroit de l'ancienne fable en puisse avoir.

Au reste je remarquerai que quelques Auteurs ont fait Adonis fils de Venus, & non son amant, ce qui montre combien l'histoire fabuleuse est peu d'accord avec elle-même, puisqu'elle se contredit tellement sur un fait fameux comme celui-ci. Néanmoins des variations semblables, c'est-à-dire, qui ne sont autorisées que par un petit nombre de personnes, ne doivent point faire de peine à ceux qui cherchent la vérité historique des fables. La raison en est que des faits appuyés par une tradition constante des sçavans, du peuple, des nations différentes, sont vraisemblablement des faits véritables, au moins en partie. Or telle est l'histoire d'Adonis qu'on vient de voir. Telles sont une infinité d'autres. Ainsi une petite différence, comme celle dont j'ai allegué tout à l'heure un exemple, ne doit gueres arrêter personne, ni faire naître d'incertitudes.

J'ai encore un fait à raconter. Ephestion dit qu'Adonis étant mort, Venus qui en cherchoit le corps, le trouva enfin à Argos, Ville de Chypre, & qu'elle s'entretint de son amour avec Apollon, lequel lui conseilla de se précipiter de la Roche de Leucade. Elle le fit, & guérie ainsi de sa passion, Apollon lui dit que ce rocher avoit cette vertu, depuis que Jupiter amoureux & rejeté de Junon, s'y étoit assis, & y avoit amorti ses feux.